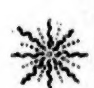





# ANNIBAL

PAR

NAPOLÉON LEGENDRE



LÉVIS
PIERRE-GEORGES ROY, EDITEUR

1898

# BIBLIOTHEQUE CANADIENNE

# ANNIBAL

PAR

NAPOLÉON LEGENDRE



LEVIS

PIERRE-GEORGES ROY, EDITEUR

1898

# ANNIBAL

## I

## SES PREMIÈRES ANNÉES

Il avait reçu au baptême les prénoms de Jérôme-Epaminondas-Annibal.

Son parrain, Jérôme Ladouceur, avait la passion des noms sonores. Pour lui, la valeur d'un homme se mesurait de prime abord sur l'ampleur du nom. Aussi, longtemps avant la naissance d'Annibal, il avait fait de longues et profondes réflexions.

—Si c'est une fille, se disait-il, je ne me mêle de rien ; mon frère pourra prendre un autre parrain et chercher un nom de son choix. Mais, si c'est un garçon, ah ! par exemple, je tiens à mes droits ; je veux lui donner un nom qui dise quelque chose, et faire de mon neveu un homme dont sa famille soit fière, et dont le monde parle un peu. Il ne faut pas qu'il ait une de ces existences ternes et monotones qui se passent dans l'obscurité et s'éteignent dans

l'oubli. Et, pour cela, il doit porter un nom qui commande l'attention, car je veux faire de lui un sujet digne de commander, morbleu !

Ainsi avait parlé Jérôme Ladouceur, ou comme on l'appelait familièrement, l'oncle Jérôme.

Or, quand l'oncle Jérôme avait dit ou s'était promis quelque chose, rien n'aurait pu le faire revenir sur sa parole.

—Quand on se manque à soi-même, disait-il, on ne tarde pas à manquer aux autres. Et il n'aurait certes pas eu tort, s'il n'avait pas poussé souvent ce principe jusqu'à l'entêtement.

Le jour de la naissance d'Annibal, l'oncle Jérôme—qui était du reste un jovial célibataire de cinquante ans—avait senti je ne sais quoi de grave et d'austère se produire en lui. Il s'était rasé avec un soin tout particulier, sans pester comme d'habitude contre le peu de scrupule des marchands qui vendent de si mauvais rasoirs ; il avait mis le sucre dans son café au lait sans le peser dans des balances d'argent : ce qui annonçait une forte préoccupation.

Aussi, Catherine, sa vieille cuisinière, avouait n'avoir rien vu de semblable depuis 1812, quand

été appelé à se mettre à la tête de la milice de sa paroisse, pour aller repousser l'invasion des *Bostonnais*. Car cet homme d'extérieur et de nom si pacifiques, était, j'avais oublié de vous le dire, lieutenant-colonel en vertu d'un brevet authentique de Sa Majesté Georges III, et avait un mai d'honneur devant sa maison ; ce qui est dans nos campagnes le signe d'un haut grade militaire.

—Pour le sûr, disait Catherine à Jean, le cocher, il y a du neuf aujourd'hui.

Ça m'en a tout l'air, observa Jean de son côté ; j'ai remarqué que Monsieur a changé de couleur quand je lui ai remis ce petit billet qu'on est venu apporter ce matin, au point du jour ; il m'a même blâmé de ne pas l'avoir éveillé tout de suite.

—Il va peut-être se marier, le pauvre cher homme ! Moi qui le sers depuis trente ans tout à l'heure, ne pas m'en avoir dit un mot ! C'est trop fort ! N'importe, tout est en ordre dans la maison ; et Madame pourra prendre sans crainte les clefs des armoires et des buffets.... Dire, pourtant, que je réussissais si bien les œufs pochés et les omelettes au miroir !

Et, à ce souvenir attendrissant, deux

larmes s'échappèrent des yeux de la bonne vieille.

A dix heures, la voiture fut amenée devant la porte, et l'oncle Jérôme apparut solennel et fier au haut du perron. Il portait une culotte jaune, un gilet blanc et un habit bleu à boutons dorés ; si vous ajoutez les bas de soie, les souliers à boucles d'argent, le chapeau demi-haut et les gants de couleur pâle, vous aurez devant les yeux une image très complète du colonel, ainsi que du costume de l'époque.

Il monta lestement dans son cabriolet, et partit grand train. Vingt minutes après, il mettait pied à terre devant la maison de son frère.

M. Louis-Aristide Ladouceur habitait une fort belle maison dans la paroisse de Saint-Xiste. Il avait plusieurs grandes fermes et vivait fort largement du revenu qu'il en tirait ; mais ces biens-fonds ne constituaient pas tout son avoir, et le notaire de l'endroit le disait aussi riche, pour le moins, que son frère Jérôme. Du reste, les deux Ladouceur étaient fort considérés dans la paroisse de Saint-Xiste, et vivaient dans les termes d'une excellente amitié. Le seul nuage qui vînt quelquefois assombrir ces rapports frater-

nels provenait du nom d'Aristide, que Jérôme jalousait en secret.

—C'est bien moi qui suis l'aîné, pensait-il, et cependant je ne m'appelle que Jérôme, un nom qui ne veut rien dire, qui n'a pas la moindre résonnance militaire, qui n'est pas construit, en somme, pour le commandement. Comme cela aurait bien fait, pourtant, de voir dans les gazettes : " Le lieutenant-colonel Aristide Ladouceur — ou peut-être La Douceur, avec un grand D—a passé en revue, etc." Et qui sait, avec cette syllabe finale d'Aristide, les gens se seraient peut-être habitués peu à peu à comprendre ce petit *de* avec l'autre nom : Aristi*de* La Douceur, Aristide *de* La Douceur. Enfin, le mal est fait, il n'y faut plus penser !

Et il caressait avec un soupir de regret ses favoris grisonnants.

Cependant le bébé frais et rose dormait dans son berceau, de toutes ses forces et les deux poings fermés. Rêvait-il de l'oncle Jérôme, qui s'approchait en ce moment sur la pointe du pied ? Les bébés ne racontent pas leurs rêves, et les mamans seules savent déchiffrer sur ces figures de chérubins les pensées vagues de leurs petites âmes à peine éveillées.

L'oncle Jérôme avait salué distraite-

ment tout le monde, et comtemplait son neveu.

—Voyez-moi ce gaillard, quel œil !—il avait pourtant les yeux bien fermés,—quel poing, quel nez superbe !

L'oncle enthousiaste avait parlé un peu haut, comme il le faisait toujours, du reste, pour ne pas se déshabituer du commandement. Il pouvait éveiller le petit dormeur ; son frère le lui fit remarquer.

—C'est bien, répliqua-t-il, en baissant néanmoins la voix, c'est bien, accoutume ton fils aux petites douceurs, fais-en une fillette ; tous les pères faibles ont de ces idées peureuses. Regarde-moi les sauvages élever leurs enfants ; en voilà des modèles ; aussi quels hommes cela fait ! Tandis que, avec ta méthode . . . . Mais je suis là, heureusement, moi, et je saurai faire de ton garçon autre chose qu'un mangeur de tartines sucrées.

En disant cela, l'oncle Jérôme se gourmait dans son immense faux col ; on eût dit qu'il se préparait à sauver la patrie.

Il sortit solennellement avec son frère pour aller, dans la bibliothèque, arrêter le programme du baptême, qui devait avoir lieu le lendemain.

—Je veux, dit-il, que cela fasse époque dans les annales de la paroisse. On ne

naît qu'une fois, de même qu'on ne meurt qu'une fois ; et, quand on s'appelle Ladouceur, on ne doit pas, comme cela, arriver ou partir inaperçu. Mon neveu aura un baptême de première classe, et même plus que cela, si c'est possible. C'est le premier acte important de sa vie, il faut qu'il soit digne de notre position.

La cérémonie, le lendemain, fut en effet remarquable. L'oncle Jérôme avait fait venir de la ville deux carrosses superbes, avec cochers et valets de pieds en grande livrée. Le village de Saint-Xiste n'avait jamais rien vu d'aussi beau, et la foule se pressait aux abords de l'église, comme aux jours de grande fête. La marraine—une fillette de dix ans que l'oncle Jérôme avait choisie pour ne pas faire " parler les gens "—était mise avec un grand luxe d'ornements. Quand le prêtre demanda quels noms on désirait donner à l'enfant, le parrain prononça lentement, gravement, ces trois mots : Jérôme-Epaminondas-Annibal. Puis il se mit à songer que Charlemagne, Napoléon ou Artaxerxès eussent mieux paru peut-être. Il se reprochait d'avoir décidé un peu trop à la hâte. Il triait des noms, les accolait, les juxtaposait. Il se préparait même à demander l'avis du curé sur cette importante ques-

tion. Mais il était trop tard : le baptême était terminé, et Jérôme-Epaminondas-Annibal fut inscrit sur le registre de la paroisse, que le parrain signa de sa plus belle écriture, avec paraphe et griffe d'un grand travail. Il voyait cette signature entrer déjà dans la postérité.

Ce fut donc sous la protection de ces trois grands noms que notre héros fit son entrée dans le monde chrétien et civil,—par la grande porte : et les deux cloches de la paroisse annoncèrent cet événement en sonnant à toute volée. L'oncle Jérôme aurait bien désiré qu'on sonnât également la cloche de la maison d'école ; mais le curé lui déclara qu'il n'avait aucune autorité à exercer sur ce sujet, l'école relevant entièrement des commissaires.

Le parrain se consola de cet espoir déçu en ouvrant d'autres voies à sa munificence. Au sortir de l'église, il se mit à jeter—suivant une ancienne coutume—des poignées de dragées et de menues pièces d'argent dont ses poches étaient remplies. Les gamins du village, et même les grandes personnes, se pressaient et se culbut[illegible] pour ramasser cette manne inattend[illegible], et bénissaient le parrain généreux qui faisait si grandement les choses.

On parla longtemps, à Saint-Xiste, de

ce baptême sans pareil ; et les vieux en causent encore, le soir, autour de la cheminée.

Les premières années d'Annibal n'eurent rien qui sortît de l'ordinaire. Il fit ses dents comme le commun des enfants, brisa beaucoup de jouets, égratigna sa bonne, et déchira plusieurs livres de gravures. Les fantassins et les cavaliers en plomb, que l'oncle Jérôme lui achetait avec une grande libéralité, ne trouvèrent même pas grâce devant ce besoin de destruction qu'éprouvent tous les enfants. Mais le parrain enthousiaste, qui suivait de près tous les incidents de cette précieuse existence, voyait là un heureux présage pour l'avenir.

—Il a déjà, disait-il, tous les instincts du guerrier. Laissez-le faire, ce sera un jour un fameux capitaine. Il portera bien son nom. J'ai lu quelque part que le grand Annibal avait débuté ainsi dans la vie.

Et c'est ainsi que le petit Annibal—le nôtre—atteignit sa cinquième année.

Jusqu'ici, l'oncle Jérôme s'était peu mêlé de l'éducation de son neveu. Les femmes, suivant lui, suffisaient à la manipulation de ce bambin. Je le prendrai, ajoutait-il, à sa première culotte.

Aussi, ce moment solennel arrivé, l'on-

cle Jérôme se mit à venir régulièrement trois fois par semaine passer une heure chez son frère. Ces séances, délicieuses pour Annibal, étaient attendues avec terreur par le reste de la famille. L'été, lorsqu'il faisait beau, on n'avait pas trop à se plaindre, car le professeur et l'élève prenaient leurs ébats dans le jardin ou dans les champs. Mais les jours de pluie, ou l'hiver, les cours se donnaient généralement dans la bibliothèque, et quels cours ! Des sauts gymnastiques, des pas accélérés, des attaques, des retraites, des meubles renversés, des cris, des trépignements à faire trembler la maison.

Et il fallait ne rien dire, car l'oncle Jérôme, emporté par son zèle, se fût fâché tout net. Du reste, il y mettait tant d'entrain et de bonne volonté, il montrait pour son filleul une affection si réelle et si profonde, qu'il eût été cruel de ne pas lui laisser cette heure qu'il appelait " la meilleure de sa vie. "

On voulut qu'Annibal apprit ses lettres, mais il ne pouvait pas parvenir à dépasser la quatrième ; les leçons de son oncle l'absorbaient tout entier, et l'intervalle qui les séparait était employé à des exercices de répétition presque aussi bruyants que les leçons mêmes.

L'oncle Jérôme était du reste enchanté de son élève.

—Ce sera un homme, disait-il, ou je n'y entends rien du tout. Quant à ses lettres et ses chiffres, morbleu ! laissez-le croître un peu et se faire des muscles ! Avec son intelligence, il saura bien rattrapper ce temps perdu. D'ailleurs, j'en réponds, moi, et cela suffit. N'est-ce pas mon neveu ?

La mère soupirait bien un peu, mais au fond elle n'était pas exempte d'un certain sentiment de satisfaction en considérant qu'Annibal devenait véritablement un robuste garçon, tapageur, si vous voulez, mais fort beau, jamais malade et d'un excellent cœur.

Et le père, de son côté, avait l'air très content, et ne pouvait pas s'empêcher de remercier souvent l'excellent oncle Jérôme.

—Bah ! laisse donc, laisse donc, disait alors celui-ci ; crois-tu que je ne m'amuse pas autant qu'Annibal ? Si tu savais quel travail intéressé je fais ! J'y gagne de toutes les façons : je ne m'ennuie plus et je me sens rajeuni de vingt ans.

Notre petit homme arriva ainsi à sa neuvième année. Il ne savait pas lire, mais il montait très bien à cheval, et pouvait se mesurer sans trop de désavantage avec un garçon de douze ans.

C'était bien. Mais le but de notre existence n'est pas seulement de savoir monter à cheval, abattre le gibier, faire le coup de poing ou tirer du fleuret. Sans doute, ces exercices sont excellents, nécessaires même, presque toujours. Mais il vient un moment où l'on doit les remplacer par autre chose, ou du moins ne plus leur accorder qu'une place très secondaire. S'il est bon de soigner et d'entretenir la santé du corps, il est encore plus important de s'occuper de la culture de l'âme et de l'esprit. Un mécanicien qui se contenterait de nettoyer et de polir les pièces de sa machine, sans veiller au foyer qui l'alimente et la fait marcher, ne remplirait qu'une faible partie de son devoir.

Le père d'Annibal le comprenait ainsi. Il voyait son fils, non pas précisément faire fausse route, mais s'engager sans assez de précaution dans ce grand chemin de la vie où les accidents sont si fréquents et si difficiles à éviter, où les faux pas sont si longs à reprendre.

Il s'en ouvrit, presque timidement, à l'oncle Jérôme :

—Je crois, dit-il, qu'il serait temps de mettre Annibal à l'école ; il est robuste et ne manque pas d'intelligence ; ce serait

dommage de laisser inactifs des moyens qui me semblent promettre un bel avenir.

Sans le savoir probablement, Aristide Ladouceur avait touché la bonne corde.

—Tu as peut-être raison, dit l'oncle Jérôme ; dans le fait, mon neveu n'est pas un esprit ordinaire, et nous ne devons pas, pour l'avenir, priver nos compatriotes des lumières qu'il peut donner. Il ira à l'école.

Avec l'assentiment de l'oncle, le problème était résolu, et les choses avaient tourné bien mieux encore que ne l'espérait M. Ladouceur.

Le lendemain donc, Annibal fut officiellement informé de cette décision. Il fit bien un peu la grimace ; mais l'oncle Jérôme présent et consentant, il fallait se soumettre. Il se soumit.

—Après tout, se dit-il, c'est du nouveau ; et peut-être n'est-ce pas aussi terrible qu'on le dit. Nous verrons.

## II

## ANNIBAL A L'ÉCOLE

A quelques jours de là, il faisait son entrée dans l'école du village, le sac au dos et la figure légèrement renfrognée.

Pendant la classe du matin, les choses se passèrent d'une façon assez convenable ; il y eut quelques chuchotements, et le maître réussit difficilement à obtenir un silence parfait ; mais, en somme, Annibal ne fut pas molesté.

A la récréation du midi, cependant, il dut rester avec les élèves les plus éloignés qui dînaient comme lui à l'école. C'est alors que commença l'éternelle persécution contre *le nouveau.*

On lui lança des quolibets, on lui jeta quelques boules de papier ; il ne broncha pas, et continua à manger tranquillement ses tartines.

Cela ne faisait pas l'affaire des gouailleurs.

On alla jusqu'à renverser brusquement le banc sur lequel il était assis ; il le releva et acheva son repas sans mot dire, bien que le rouge lui montât à la figure. C'était mieux pour les autres ; il commençait à se fâcher ; on allait donc s'amuser, à la fin. Alors, un des élèves, plus hardi et plus fort que les autres,—il avait près de quatorze ans,—vint, par derrière, lui tirer violemment son sac, dont la courroie se rompit. Cette fois, Annibal n'y tint plus, il se leva pâle de colère et se tourna vers ses ennemis :

—Qui est-ce qui a fait cela ? dit-il en montrant le sac tombé par terre.

Le grand élève s'avança, et croisant ses longs bras dans une attitude de défi :

—C'est moé, *l'monsieur*, c'est moé !

Les autres partirent d'un grand éclat de rire.

—C'est toi ! dit Annibal, eh bien ! tu vas le ramasser.

—Oh ! que non, par exemple...

—Ou bien tu vas aller le rejoindre.

Le grand élève, les poings sur les hanches, se mit à siffloter en regardant le plafond de l'air d'un homme qui s'occupe peu de ce qu'on lui dit. Mais il fut vite ramené aux choses d'ici-bas, car, prompt comme l'éclair, Annibal lui décorcha un maître coup de poing—le coup favori de l'oncle Jérôme—qui l'étendit tout de son long entre deux bancs.

Le grand élève se releva avec un nez tout saignant et une ardeur fort refroidie.

—Tu savais bien que c'était pour rire, dit-il, en s'essuyant et en ramassant humblement le sac de cuir.

—Eh ! bien, alors, rions-en et ne recommençons plus, dit Annibal, qui pensait, au fond, avoir frappé un peu fort.

L'affaire en resta là ; mais, pour tous ceux qui étaient présents, Annibal avait

grandi d'une coudée, et méritait dorénavant cette admiration respectueuse que les enfants prodiguent volontiers à la force et à l'adresse.

La classe de l'après-midi fut plus tranquille que celle du matin.

Pendant la demi-heure d'écriture, le maître interrogea son nouvel élève. L'examen ne fut pas long : Annibal, nous l'avons vu, ne savait pas même toutes ses grosses lettres. Il eut un peu de honte de son ignorance, et rougit beaucoup de se voir ainsi humilié devant ses pairs, dont plusieurs, il est vrai, n'étaient pas plus avancés que lui. Il se promit de travailler sérieusement ; et, dans ce moment, il promettait de bonne foi,—comme tous ceux qui se trouvent dans une position difficile.

A quatre heures, quand tout le monde sortit, il s'en alla tranquillement, la tête un peu basse, et pensant à tout ce qui s'était passé dans cette journée mémorable pour lui.

Quelques élèves,cependant,qui n'avaient pas assisté à la scène du midi, et qui n'ajoutaient pas une grande foi à ce que les autres leur en avaient raconté, voulurent tenter l'épreuve et en avoir le cœur net.

Trois d'entre eux se mirent donc à courir de front sur le bord du chemin, de façon à rejoindre Annibal ; puis, arrivés près de lui, ils le poussèrent violemment et le firent rouler en pleine poussière au milieu du chemin.

Fiers de ce succès, ils s'arrêtèrent et partirent d'un immense éclat de rire. Mais Annibal était déjà sur pied, l'œil en feu.

—Va te laver la figure ! ricana le plus grand.

—En veux-tu encore ? cria un second.

—Va conter cela à maman ! miaula le troisième.

Celui-là alla finir sa phrase tête première dans le fossé. Puis Annibal attaqua hardiment les deux autres. Il est à peu près certain qu'il aurait fini par avoir le dessous, bien qu'il frappât dur et dru ; cependant, lorsque la foule des élèves s'interposa, ses deux adversaires n'étaient pas fâchés de voir cesser une affaire qu'ils commençaient à trouver assez chaude. Quant au troisième, il était sorti péniblement du fossé, et s'en était allé sans demander son reste.

Annibal de son côté, était égratigné en plusieurs endroits et passablement moulu ; mais sa réputation était désormais assise

sur des bases inébranlables. Il lui avait suffi d'une seule journée pour secouer son titre de *nouveau*, et prendre rang parmi les plus admirés, ou, comme on dit à l'école, parmi les *coqs*.

Lorsqu'il arriva à la maison, sa maman, lui voyant la figure tachée de sang, crut qu'il était sérieusement blessé, et s'élança vers lui en pleurant. Mais l'oncle Jérôme, ayant compris la situation du premier coup d'œil, fut plus prompt que sa belle-sœur. Il saisit notre héros et l'enleva au bout de ses bras.

—En voilà un homme ! cria-t-il. Voyons, est-ce assez poliment débuté. Il paraît que nous n'avons pas reculé d'une semelle ; j'en étais certain. Et rien de cassé ; quelques égratignures qui disparaîtront avec un peu d'eau froide ; des bobos de rien.

Il n'y eut pas moyen d'adresser à Annibal la petite semonce qu'il avait certainement méritée, étant revenu dans cet état.

L'oncle Jérôme lui fit raconter la fameuse journée dans tous ses détails, et déclara que la conduite de son neveu était sublime.

—Je n'aurais pas fait mieux, ajouta-t-il ; et cela réglait la question.

Pour cette fois, l'oncle Jérôme avait tort. Car il ne faut pas toujours, connaissant sa propre force, tomber sur un camarade et frapper d'importance. Je sais bien que celui qu'on attaque doit, à un certain moment, se défendre, cela n'est que juste. Mais il ne faut pas, d'un autre côté, être trop prompt à la riposte, et batailler pour une plaisanterie qui, au fond, n'a peut-être que le tort de venir mal à propos.

Or, en tout ceci, je crains bien qu'Annibal ne se soit trop laissé guider par l'impulsion du moment ; et une réprimande sagement administrée n'aurait pu avoir que de bons résultats.

Mais vous voyez que tout cela est inutile, puisque l'oncle Jérôme n'est pas de notre avis, et que " la raison du plus fort est toujours la meilleure."

Annibal s'en tira donc avec gloire à ses propres yeux et aux yeux de la plupart des intéressés.

Dès ce moment, il oublia ses promesses et sa ligne de conduite fut toute tracée. Apprendre à lire ou à écrire fut la moindre de ses préoccupations. Car, au fond, se disait-il, qu'est-ce que cela rapporte ? De la fatigue, des ennuis, et rien autre chose. Pourvu qu'on avance un peu, de

manière à éviter les grosses punitions, cela suffit ; laissons aux autres la gloriole et les récompenses. Qu'ils aient des images, des bons points : à quoi cela sert-il ? On n'en peut pas acheter seulement une douzaine de billes. Ah ! si les récompenses consistaient en patins, en toupies ou en traîneaux, je ne dis pas, on se gênerait un peu !

Avec ce raisonnement, vous voyez d'ici où l'on peut arriver, et où l'on arrive presque toujours.

Au bout de l'année, Annibal ne savait que lire et écrire tant bien que mal ; mais, en revanche, il était le plus fort à tous les jeux ; aucune partie ne pouvait être complète sans lui.

A l'école, cela veut dire beaucoup ; car la force physique, l'adresse, la souplesse des membres sont mises au premier rang. On méconnaît les supériorités du travail et du talent—qui devrait cependant inspirer une légitime fierté,—et on célèbre les prouesses d'un joueur de billes, d'osselet ou de toupie. On va même jusqu'à donner la palme à qui sait le mieux siffler, ou qui fait les contorsions les plus grotesques. J'ai connu, à l'école, un gamin qui avait chaque jour un triomphe superbe, et qui a été proclamé chef à l'unanimité des

voix, parce qu'il trouvait le moyen de se tourner les paupières à l'envers, ce qui lui donnait un aspect horrible. Et, chose encore plus singulière, chacun faisait son possible pour l'imiter. Je n'ai pas complètement réussi, pour ma part, et j'ai longtemps considéré cet insuccès comme une des amertumes de ma vie.

Ainsi sont les enfants, et Annibal se contentait de ces faciles succès.

L'oncle Jérôme ne disait rien ; mais les parents s'inquiétaient de cet état de choses.

Les vacances finies, Annibal avait atteint sa dixième année.

Il était tapageur et, disons le mot, mal élevé au point de fatiguer même les plus indulgents. L'oncle Jérôme partait pour passer l'automne et l'hiver à la ville ; on se hâta de profiter de cette heureuse circonstance pour frapper un grand coup. On fit venir secrètement un professeur un peu âgé, très compétent, très doux, mais inflexible à l'article de la discipline ; puis, aussitôt l'oncle parti, on prépara deux pièces de la maison pour Annibal et son professeur, qui, de huit heures du matin à six heures du soir, avait une autorité absolue sur son élève.

Les premiers jours se passèrent assez

bien. La nouveauté, même désagréable, a toujours un certain attrait, pour les enfants comme pour les hommes. Mais, au bout d'une semaine, Annibal en avait déjà trop ; il songea à secouer un peu le joug.

Le précepteur, malgré son caractère égal, avait la main ferme, mais il n'avait jamais rencontré un sujet aussi dur à plier. En apparence, Annibal était docile et conciliant ; cependant, dès que son maître s'absentait ou tournait seulement le dos, le tapage et les jeux recommençaient. Il imaginait toutes sortes de moyens pour vexer son professeur, et lui jouait constamment ce qu'il appelait " des bons tours."

Un jour, celui-ci trouvait son encrier rempli de sable et son sablier plein d'encre ; une autre fois, les verres de ses lunettes étaient vernis avec de la colle, ou bien son mouchoir était remplacé par le linge destiné à essuyer le tableau noir.

Il était évident que toutes ces sottes plaisanteries étaient dues à Annibal, bien qu'on ne l'eût jamais pris sur le fait. Et chaque jour, cela recommençait. Le professeur avait beau avertir, supplier, gronder, menacer ; rien n'y faisait, il ne gagnait rien, et cette existence devenait

insupportable. Aussi, au bout d'un mois, il quitta la maison de M. Ladouceur en exprimant poliment l'espoir qu'un autre plus habile pût faire mieux que lui.

## III

## LE COLLÈGE

Le précepteur parti, Annibal triomphait. Mais le triomphe ne fut pas de longue durée. M. Ladouceur, malgré son indulgence, commençait à se lasser des espièglerles de son fils, et les plaintes nombreuses qui se faisaient entendre chaque jour, de la part des domestiques et même des étrangers, lui sonnaient désagréablement aux oreilles. Rien ne lui coûtait ; il avait constamment des querelles avec les enfants du voisinage ; il tourmentait les chiens et les chats ; il s'exerçait à tirer de l'arc sur les volailles des basses cours ; il escaladait les murs et dérobait les fruits, sans se gêner de casser les branches. Et la voix même de sa mère ne suffisait plus pour le retenir. On avait épuisé tous les moyens ; il n'en restait plus que deux à employer : c'était de mettre Annibal au collège, ou dans une maison de correction. M. Ladouceur

choisit naturellement la première alternative, tout en songeant qu'il serait peut-être réduit, avant longtemps, à recourir à la seconde.

Le projet, une fois arrêté, fut mis de suite à exécution ; et un matin, dans les premiers jours d'octobre, Annibal, entouré de malles et de paquets, se mettait en route pour le collège, situé à quelques milles de là.

Le voyage fut silencieux. M. Ladouceur n'avait pas l'humeur gaie, et le futur collégien, de son côté, était rempli de sombres appréhensions.

Un peu avant midi, les deux voyageurs frappaient à la porte du collège.

M. Ladouceur et le directeur restèrent longtemps enfermés ensemble, pendant qu'Annibal regardait tristement, à travers la croisée, les feuilles jaunies des grands arbres, que le vent faisait tomber une à une.

Ce qu'ils se dirent, je m'en doute bien ; mais je ne voudrais pas commettre d'indiscrétion inutile pour le moment. Dans tous les cas, Annibal avait eu le temps de réfléchir longuement, lorsque le directeur rentra au parloir, accompagné de M. Ladouceur. Ce dernier embrassa son fils, le remit aux mains du prêtre, et remonta

en voiture sans vouloir accepter le dîner qu'on lui offrait. Il avait hâte de dénouer la situation.

En revenant, pourtant, il se sentait le cœur plus à l'aise ; le directeur l'avait un peu consolé, et lui avait promis de bonnes nouvelles pour bientôt.

—Vous verrez, lui avait-il dit, que votre fils vous reviendra complètement changé pour le mieux. Ayez confiance ; même s'il faut un peu plus de temps que je ne suppose, nous arriverons à bon port.

Voilà donc notre héros tout à fait étranger et comme isolé dans ce grand édifice aux planchers et aux murs nus. De longs corridors sombres, des chambres silencieuses et froides ; partout, comme une odeur de solitude et de recueillement, tel apparut le collège à cette nouvelle recrue. La perspective, en somme, n'était pas gaie.

Le dîner était terminé depuis quelque temps ; le directeur conduisit Annibal au réfectoire et lui fit servir un assez bon repas. Ce n'était pas la cuisine des Ladouceur ; mais Annibal avait faim, malgré sa tristesse, et il mangea de bon appétit.

Pendant le dîner, le directeur essaya de lier un peu connaissance avec lui, et l'interrogea adroitement, sans l'effrayer.

Il s'aperçut bientôt qu'il avait devant les yeux un bien triste bloc pour tailler un bon élève. Il n'en fit rien paraître, toutefois ; mais il se prit à songer qu'il avait peut-être été un peu loin en laissant concevoir à M. Ladouceur des espérances qu'il serait probablement difficile de réaliser.

Le repas terminé, le directeur conduisit Annibal dans la grande cour où les élèves étaient encore en récréation. C'était un cas spécial ; car, d'ordinaire, le directeur ne s'occupait pas de ces détails. Il le présenta au maître de salle qui fut chargé de le mettre au fait des personnes et des choses.

Il n'y a rien d'ennuyeux, pour le nouvel arrivant, comme les premières journées passées au collège. Il est là, seul, le point de mire de tous les regards ; on l'examine comme un animal curieux dans une ménagerie ; on circule autour de lui, d'abord à distance et avec des chuchotements qui n'indiquent rien de bien amical. Puis, le cercle se rétrécit, on s'enhardit de plus en plus. Enfin, un élève se risque et va demander au *nouveau* ses noms et prénoms.

La manière dont il répond a une très grande influence sur ce qui va ensuite se produire.

S'il se laisse intimider et dit son nom gauchement, il sera obligé de le répéter à tous les autres élèves ; car chacun, à son tour, et pour l'ennuyer, viendra le lui demander. S'il répond hardiment et ferme, il aura déjà provoqué un sentiment de sympathie, et peut-être d'admiration.

Mais Annibal n'eut pas à subir ces petites vexations qui prennent de si grandes proportions parmi les enfants. Un de ses camarades de classe de l'année précédente avait quitté l'école au milieu de l'année pour entrer au collège où il se trouvait déjà presque ancien. Il alla donc tout d'abord trouver Annibal et le présenta aux autorités.

Quand je dis les " autorités ", je n'entends pas les directeurs, les professeurs, ou les maîtres de salle. Je veux parler d'une autre hiérarchie qui ne ressemble pas du tout à celle-là.

Dans presque tous les établissements scolaires, il y a un groupe d'élèves,—ce sont généralement les plus paresseux,—qui donne ou prétend donner le ton à tous les autres. Une action censurée par le *groupe*, de bonne qu'elle était, devient mauvaise ; et pour la même raison, un acte répréhensible en soi passe souvent pour une action d'éclat. Ce groupe res-

semble un peu, beaucoup même, à ces commissions du travail qui sont chargées de provoquer et de conduire les grèves. Il est chargé de scruter, de surveiller, d'examiner et surtout de se plaindre. S'il pouvait arriver à faire toujours prévaloir ses idées, ce serait l'âge d'or, et l'on verrait se produire cet admirable résultat dont parle le poète :

Je veux, pour sortir de la crise,
Trouver ce qu'on a tant cherché :
La hausse de la marchandise,
Avec la vie à bon marché.

Aujourd'hui, le groupe est mécontent et ne parle à personne, parce qu'un des siens a été mis aux arrêts. Demain, il jubilera, parce qu'un élève qu'il n'aime pas—un travailleur, en général—a été sévèrement puni, probablement par la faute d'un des messieurs du groupe. Le groupe admonète, censure, ostracise, joue des tours plus ou moins pendables, excelle, du reste, à tous les jeux, et s'occupe de tout, excepté de l'étude et du travail.

C'est ce groupe que j'avais en vue quand j'ai parlé des "autorités" auxquelles Annibal fut présenté. Du reste, si personne ne l'y eût conduit, il serait de lui-même et instinctivement tombé dans

le groupe comme dans son élément naturel.

Et, s'il m'était permis d'ouvrir une parenthèse, pour donner à mes plus jeunes lecteurs un conseil tout à fait désintéressé, je leur dirais : Prenez garde au groupe : ne l'approchez pas ; fuyez-le plutôt, car vous pourriez être entraînés dans son orbite. Or, il y a une chose à peu près sûre, c'est que le groupe finit presque toujours par se faire chasser du collège ; mais ce qu'il y a de plus certain encore, c'est que ses membres, une fois sortis de l'école, restent, de gré ou de force, perpétuellement consignés à la porte de la bonne société. C'est un sujet qui mérite réflexion.

Voilà donc Annibal tombé dans un milieu tout à fait sympathique ; mais cela le notait très mal, et du coup, aux yeux des professeurs, cette autre autorité qui tient aussi à ses principes et à ses droits.

Ses succès, durant le premier semestre, ne furent pas brillants, et le directeur n'eut pas beaucoup de bonnes notes à transmettre à la famille.

Le reste de l'année ressembla beaucoup au commencement, et il fallut ajourner encore ses belles espérances que M. Ladouceur avait entrevues dans un avenir

prochain. Il est juste de dire, cependant qu'Annibal, avait pu se maintenir, en général, dans le dernier tiers de la classe, avec des fortunes diverses ; il n'était pas tout à fait à la queue. D'autres ne se seraient pas contentés de ce résultat ; mais notre héros, ayant sous ce rapport des ambitions modestes, fut complètement satisfait. Du reste, il avait fait de sérieux progrès dans le groupe, et il était question de lui pour la prochaine présidence. Or songez qu'il n'était que dans sa douzième année.

Pendant les vacances, l'oncle Jérôme étant revenu, Annibal fut dans une jubilation continuelle : la chasse, la pêche, les courses en voiture, à cheval ou à pied ; il n'avait pas un moment de repos, et par suite, pas un moment d'ennui. C'était comme un beau rêve qui ne laissait entrevoir, à travers ses splendeurs, qu'une image lointaine, confuse, effacée du collège et de sa discipline.

Mais les plus belles choses, ici-bas, viennent à prendre fin.

Au commencement de septembre—le plus beau temps pour la chasse !—il fallut repartir pour le collège, aller reprendre son boulet comme disait Annibal, et ramer sur la galère. Il traîna assez

allègrement son boulet, et rama d'un air assez convaincu, jusqu'à un certain jour du mois de novembre. Ce jour-là, malgré le boulet, il avait écrit son nom sur la glace, en patinant. Le groupe l'avait admiré, et les autres élèves l'avaient envié. La perspective de la présidence se dessinait d'une façon plus accusée. Il emportait l'affaire de haute lutte......

Le soir, il se trouva faible, et se plaignit d'un fort mal de tête. On le conduisit à l'infirmerie.

—Ce ne sera rien, pensait-il ; dans quelques jours je serai mieux ; et en attendant, je vais me reposer dans le duvet.

Car, pour bon nombre de collégiens, l'hôpital, ou plutôt l'infirmerie, est une sorte de terre promise.

Annibal se reposa, c'est-à-dire qu'il fut longtemps sans aller en classe ; mais son duvet ne fut pas aussi doux qu'il s'y attendait.

## IV

## MALADIE D'ANNIBAL

D'abord on crut qu'il avait une attaque de rougeole. Par mesure de prudence, cependant, et dans la crainte de compro-

mettre la santé des autres élèves, on décida d'envoyer le malade dans sa famille.

C'était une sage précaution, car on s'aperçut bientôt qu'au lieu de la rougeole, on avait un cas de ce mal hideux : la petite vérole.

La maladie fut longue et cruelle. Le garçon si remuant, si tapageur que nous avons connu comprit alors combien le bruit pouvait quelquefois être désagréable. La moindre secousse, le moindre son même lui faisait mal.

Sa mère le soignait avec une tendresse et une patience inaltérables. Toujours à son chevet, elle guettait chacun de ses mouvements, et cherchait à prévenir ses moindres désirs. C'est à peine si elle prenait quelques heures de repos ; et encore fallait-il quelquefois l'y contraindre.

Pendant cette maladie, Annibal eut tout le temps de réfléchir ; et il commençait à comprendre bien des choses auxquelles il n'avait pas songé jusqu'alors. La lumière se faisait peu à peu dans son esprit.

Enfin, au bout de six semaines, il put, avec beaucoup de précautions, quitter son lit et passer quelques heures, chaque jour, bien enveloppé, dans un grand fauteuil.

Il n'était pas encore complètement

guéri, mais la période le plus difficile était franchi.

On commençait à faire un peu moins attention à lui. Sa mère avait à reprendre tous les petits travaux qu'elle avait négligés durant la maladie, et il lui fallait aussi s'occuper un peu plus des deux jeunes sœurs, qui avaient eu à souffrir, jusqu'ici, d'un peu d'abandon de sa part.

Annibal trouvait donc les journées longues, et s'ennuyait.

Il aurait bien voulu lire ; mais la lecture fatiguait ses yeux affaiblis.

D'ailleurs, il faut bien l'avouer, il ne lisait pas très couramment, et c'était pour lui un travail doublement fatigant ; il en était réduit à ne rechercher que les gravures, qu'il ne comprenait pas toujours.

Cela commençait à le faire songer ; mais il allait avoir une occasion de songer encore davantage.

Un de ces compagnons de pension, Jarrais, était tombé malade quelques jours après lui ; mais sa maladie avait été moins grave ; et, quoique incapable de suivre ses classes, il pouvait sortir un peu, et venait quelquefois passer une heure avec Annibal.

Ce Jarrais était plus jeune que lui, mais il était néanmoins beaucoup plus avancé.

Il lisait très bien et savait une foule de choses qui étonnaient le pauvre malade, tout en l'amusant.

Chaque jour, Annibal s'apercevait davantage de la supériorité de son petit compagnon ; et, comme il avait pu, ainsi que nous l'avons dit, réfléchir longuement pendant sa retraite forcée, il en arriva à s'apercevoir aussi qu'il n'avait peut-être pas, jusque-là, employé son temps comme il l'aurait dû.

On dit que le malheur est une école où l'on apprend vite ; on pourrait peut-être affirmer la même chose de la maladie qui généralement, chez les enfants surtout, mûrit l'esprit et développe la pensée.

Annibal vit donc, par comparaison, qu'il était fort arriéré en tout, hors le jeu et les exercices du corps ; et il en éprouva une certaine humiliation.

C'était déjà le premier pas dans la voie des amendements. Quand un homme commence à comprendre qu'il est ignorant, son ignorance paraît déjà moins grande ; et si, avec cela, il a honte de son état, on peut compter qu'il fera tout son possible pour en sortir.

C'est pourquoi, un matin que Jarrais était venu le voir, Annibal prit tout d'un coup une grande résolution.

—Veux-tu, lui dit-il, que nous travaillions ensemble ? Tu en sais beaucoup plus long que moi, ajouta-t-il en baissant les yeux, et tu m'aideras ; ma vue est maintenant plus forte, je veux réparer le temps perdu. Seulement, n'en dis rien à maman ; c'est une surprise que je veux lui faire.

Jarrais était un garçon studieux et fort réfléchi pour son âge. Cependant la proposition ne lui souriait qu'à demi.

En attendant qu'il pût retourner au collège, il suivait l'école du village, et le temps qu'il passait auprès d'Annibal était pris en grande partie sur ses récréations. Or, on a beau aimer l'étude et le travail, à dix ans, on aime aussi à s'amuser.

Jarrais n'envisageait donc point sans un certain déplaisir cette perspective d'un surcroît de besogne, croyant en avoir déjà bien assez.

Il consentit néanmoins à se rendre au désir de son ami, se promettant en lui-même de rompre l'engagement, si la chose devenait trop pénible.

Les deux amis commencèrent donc, séance tenante, à lire et à étudier ensemble. Trois fois par semaine, ils consacraient environ une heure à ce travail, auquel l'espèce de secret qui l'entourait prêtait un certain charme.

Il ne faut pas croire, toutefois, que les progrès fussent très rapides. Deux enfants aussi jeunes, qui n'ont qu'eux-mêmes pour se diriger, ne peuvent pas aller bien vite ni bien loin. Mais il se produisit un incident qui allait faire entrer les travaux dans une phase plus sérieuse, et leur imprimer une direction plus profitable.

Un jour, M. Ladouceur, passant près de la porte entrebâillée de la chambre d'Annibal, entendit une discussion assez animée, mais faite à voix presque basse. S'étant approché sur la pointe du pied, il s'aperçut que les deux enfants en étaient à discuter sur le participe passé du verbe *être*.

Jarrais prétendait qu'il n'avait pas de féminin, et citait la grammaire à l'appui de son assertion.

Annibal de son côté, soutenait qu'on devait écrire : elle a *étée*, et que la grammaire se trompait.

—Mais non, disait Jarrais ; *a*, c'est le verbe *avoir* ; si l'on disait : elle a *pris*, on n'écrirait pas *prise*. Tu vois bien que...

—Oui, mais si tu disais : la pomme qu'elle a *pris*, c'est le verbe avoir, et il faut pourtant écrire *prise*. De même, dans : la sotte qu'elle a *été* il faut écrire *étée*, c'est assez clair.

—Pourtant, je crois...il faut... on doit dire...Tiens, c'est trop embrouillant, laissons la grammaire ; je demanderai demain au maître. Prenons la géographie ; c'est plus amusant ; d'ailleurs il y a de belles gravures, et nous allons d'abord les regarder....

Le papa en savait assez pour se convaincre que les deux enfants, avec la meilleure volonté du monde, perdaient la plus grande partie de leur temps. Il entra sans s'annoncer, et ne put pas s'empêcher de sourire en voyant leur mine déconfite. On aurait dit deux conspirateurs pris sur le fait.

Après leur avoir, sans trop de peine, tiré leur secret, il leur proposa de s'associer à leurs travaux, promettant de n'en rien dire à la maman.

La proposition fut acceptée sur le champ.

M. Ladouceur avait une instruction assez bornée, comme la plupart de ceux qui, après leur sortie du collège, n'ont poursuivi leurs études que dans les journaux. Cependant, il prit sa tâche à cœur, et, au bout de quelques leçons, il s'aperçut que le goût lui revenait avec les souvenirs de son temps d'écolier.

Souvent, il s'élevait de sérieuses difficultés qui embarrassaient le professeur autant

que ses élèves ; mais, avec beaucoup de bonne volonté, on finissait par trouver la solution, et c'était une joie véritable ; la satisfaction de l'obstacle vaincu.

On travailla ainsi jusqu'au mois de mars, avec autant de profit d'une part que de l'autre.

A cette époque, Annibal paraissait parfaitement rétabli. Il n'était que légèrement marqué à la figure, et ses forces étaient complètement revenues.

On décida donc de le renvoyer au collège. L'oncle Jérôme, d'ailleurs, avait fait annoncer son prochain retour ; et l'on ne voulait pas exposer Annibal, pour le moment, à son influence.

Le retour au collège se fit fort tranquillement. Annibal sentait lui-même qu'il avait besoin d'une vie un peu plus active et surtout d'un travail plus sérieux pour réparer véritablement le temps perdu.

C'est pourquoi, loin de se faire prier, il insista plutôt pour hâter son départ ; ce qui aplanissait toutes les difficultés.

Pendant son absence, le fameux groupe l'avait un peu oublié, et s'était choisi un nouveau chef. Je crois d'ailleurs qu'avec ses nouvelles dispositions, Annibal aurait refusé la candidature à cette position distinguée.

L'accueil, de part et d'autre, fut un peu moins chaleureux qu'on ne s'y attendait ; d'instinct on éprouvait une gêne réciproque.

Le directeur, de son côté, était médiocrement satisfait de voir revenir un élève qui ne lui avait jusqu'ici causé que des embarras.

Quoi qu'il en soit, Annibal fit son entrée en classe et à la récréation, d'une manière un peu moins bruyante qu'il n'avait l'habitude de le faire avant sa maladie.

Il était plus sérieux, et travaillait avec cœur ; aussi, à la composition hebdomadaire qui suivit sa rentrée, obtint-il une assez bonne place.

Ce fut, en classe, un ébahissement.

Jamais, de mémoire d'élève, un membre du groupe ne s'était élevé au-dessus du dernier tiers. Plus on était près de la queue, plus on était respecté et même admiré ; monter vers la tête, c'était déroger, plier le cou sous le joug ; c'était enfin, suivant l'expression consacrée par le groupe, *cheniquer*.

À la récréation suivante, les membres du groupe affectèrent de ne pas remarquer Annibal. Plusieurs d'entre eux essayèrent même de lui *monter une scie ;* mais, comme la tentative pouvait être assez dangereuse,

—notre élève ayant le poignet solide,—on n'osa pas pousser les choses au delà d'une certaine limite. La crainte était bien ici le commencement de la sagesse.

Cependant, Annibal acheva son année dans le même esprit de travail, et avec une conduite qui, sans être irréprochable, était en somme assez satisfaisante.

Il s'était lié d'amitié avec Jarrais, et tous deux mettaient leurs efforts en commun pour arriver, sinon bons premiers, du moins à une place assez honorable.

Le directeur était enchanté, et le papa le fut encore davantage, lorsque, à la distribution des prix, il vit Annibal recueillir un prix de six accessits.

L'oncle Jérôme, de son côté, était assez satisfait ; mais il trouvait que le caractère de son filleul s'était un peu amolli.

—De nos jours, disait-il à son frère, l'éducation qu'on donne est une éducation de serre-chaude ; aussi, au lieu d'avoir un arbre bien venu, poussé en plein air, on a un arbuste étiolé, que le moindre mauvais temps fait périr. Regarde-moi les Romains, qui plongeaient leurs enfants, tout jeunes, dans l'eau glacée des fleuves, afin de les endurcir ; voilà des gens qui entendaient l'éducation, et c'est ce qui les a faits si grands. Du reste, je perdrais mon temps

à discuter cette matière avec toi ; tu es absolument comme ma belle-sœur : tu n'y entends rien du tout ; ou bien, si tu y comprends quelque chose, ta faiblesse est regrettable. Après tout, c'est ton affaire ; seulement je proteste, pour rester en règle avec ma conscience. Voilà !

M. Ladouceur laissa son frère protester, mais il se garda bien de lui laisser reprendre son empire sur l'esprit d'Annibal.

Les vacances se passèrent sans incident notable : la chasse, la pêche, les courses dans la campagne. Ce fut un temps heureux pour tout le monde, et les jours de bonheur, de même que les peuples heureux, n'ont pas d'histoire.

Au mois de septembre, Annibal retourna au collège ; et se remit courageusement au travail, avec Jarrais pour premier lieutenant et fidèle compagnon.

Quand je dis qu'Annibal se remit au travail, cela ne signifie pas qu'il renonçât à tout le reste ; au contraire, quand le moment de s'amuser était venu, on le trouvait toujours le premier à son poste.

Il avait conservé son habileté et son adresse incontestables ; aussi aucune partie ne marchait bien sans lui. Les chefs du groupe voyaient avec regret ce résultat auquel ils n'avaient pas songé, et qui

menaçait d'éclaircir sérieusement leurs rangs. Car les enfants ne peuvent pas garder longtemps une rancune, et ne suivent pas le sentier de la guerre avec la même constance que nos Peaux-Rouges d'autrefois.

Certains membres du groupe, voyant avec quel entrain marchait la phalange conduite par Annibal, se détachaient de temps à autre de leurs amis, pour aller se joindre à ces hardis et bruyants joueurs. On les accueillait simplement, comme tous les autres ; et ce qui n'avait été d'abord qu'un acte isolé ou peu souvent répété, semblait vouloir se transformer pour quelques-uns en une véritable habitude.

Les forts du groupe étaient inquiets de cette espèce de désagrégation qui s'opérait lentement parmi eux : on n'obéissait plus aussi promptement à la voix des chefs ; un esprit de révolte planait dans l'air. Il fallait couper le mal dans sa racine. Aussi, pendant l'heure d'étude suivante, le président—qui avait de nombreux loisirs—rédigea le manifeste qu'on va lire, lequel fut approuvé par ses honorables collègues :

" Attendu que le Groupe des Avancés a existé depuis longtemps dans ce collège, et que la plus grande unanimité a tou-

jours régné parmi ses membres, sous la direction des chefs reconnus ;

" Attendu que, depuis quelque temps, un certain esprit d'insubordination semble s'être glissé au milieu de ce corps respectable, et que les principes qui l'ont régi jusqu'à ce jour paraissent être mis assez souvent en oubli ;

" Déclarons : que nous nous engageons solennellement sur l'honneur et sous notre signature à suivre rigoureusement pour l'avenir les anciennes traditions, et à rester fidèles jusque dans les moindres détails aux règlements établis et suivis par nos prédécesseurs.

" Décidons, de plus, que le nommé *Annibal Ladouceur* est indigne de faire partie du Groupe, qu'il est déchu de tous ses titres, droits et privilèges, dégradé, honni, ostracisé, expulsé, chassé, banni, dès maintenant et à tout jamais, sans qu'il soit possible à l'avenir de faire casser cette décision finale et sans appel.

" Donné au collège de X, le troisième jour des ides d'octobre, sous notre sceing et sceau.

" L. S.—PAUL LAFON, président.
" L. S.—PIERRE VERDIER, vice-pré.
" L. S.—JÉRÔME LEGAST, secrétaire.

" Nous approuvons :— "

Ce document solennel fut passé à tous les membres du groupe pour obtenir leur signature.

Hélas ! triste inconstance des choses de ce monde, le fameux " Nous approuvons " n'obtint qu'une seule signature, et une toute petite encore, qui ne comptait pour rien, ou à peu près.

Les autres membres refusèrent expressément, ou renvoyèrent le manifeste sans s'en occuper.

C'était un coup terrible pour les chefs.

Eh quoi ! des idées si hautes et si noblement exprimées, un document conçu et rédigé dans la manière et dans le style des plus grands politiques, n'avaient reçu qu'un seul suffrage, et ce suffrage était d'une insignifiance qui sautait aux yeux !

Le groupe était-il condamné ? le groupe allait-il périr ?

Paul Lafon, le président, passa une nuit presque sans sommeil, tant son esprit était fortement agité par les pensées tumultueuses qui le hantaient.

S'il parvenait à s'assoupir, des rêves terribles passaient devant lui. Il voyait le groupe divisé, abattu, désorganisé, sans vie apparente, rouler sur une pente rapide, et tomber dans un précipice sans fond pendant qu'Annibal, souriant et calme, le

regardait s'engouffrer sans lui tendre la main.

Le malheureux s'éveillait en sursaut, et se tournait dans son lit sans pouvoir chasser ces terribles visions.

La position de chef a ses fatigues aussi bien que ses gloires.

Le lendemain Paul Lafon avait le visage défait d'un capitaine qui vient de perdre une grande bataille, mais qui cependant n'abandonne pas toute espérance pour l'avenir. Du reste, il avait une idée ; et, avec une idée, on peut faire bien des choses.

Il reconnaissait la difficulté, l'impossibilité même de l'emporter sur Annibal dans une lutte ouverte. Mais, en dehors de la guerre, il y a encore, et fort heureusement, la diplomatie.

On a souvent vu des souverains obtenir au moyen de démarches habiles, de concessions honorables, et par une sage politique, des avantages qu'ils n'auraient pas pu conquérir par la force des armes.

Le manifeste fut relégué au fond d'un pupitre, et, à la première récréation, le président, Paul Lafon, mettant de côté les exigences de sa haute position, s'avança, le sourire sur les lèvres, vers le point du

préau où se tenait Annibal, entouré de ses amis.

—On ne te voit plus parmi nous, dit-il ; qu'est-ce que cela signifie ? Serais-tu fâché, par hasard ?

—Pas du tout, répondit Annibal ; je m'amuse à ma manière, et si tu veux nous joindre, tu es le bienvenu.

—Allons, tant mieux ! Je croyais que tu nous en voulais.

Et Paul Lafon, avec ses amis, vint aussitôt prendre place parmi les joueurs.

De ce jour tout alla bien, ou sembla aller bien ; les jeux se faisaient en commun. Il n'y avait pas de querelles, et les membres du groupe étaient toujours prêts à céder avec la meilleure grâce du monde devant la volonté d'Annibal.

Mais Paul Lafon avait son idée.

Il voulait gagner la confiance d'Annibal, et le ramener par des voies détournées aux errements d'autrefois, qu'il considérait comme le bon chemin.

Il ne cédait maintenant que pour dominer plus tard. Jamais il ne manquait l'occasion de glisser un mot qui pût faire impression sur l'esprit de son condisciple, et lui laisser entrevoir les avantages et les douceurs du régime qu'il avait abandonné

pour entrer dans le domaine ennuyeux du devoir.

Ce petit manège dura assez longtemps ; mais Annibal ne s'y laissa point prendre, et Paul Lafon en fut pour ses frais de diplomatie.

Au contraire, le groupe lui-même fut singulièrement modifié par son contact journalier avec " les bons élèves ", et il perdit une part notable de sa mauvaise influence.

Notre héros continua à travailler ferme, avec son ami Jarrais, et il s'éleva bientôt aux premières places, qu'il sut conserver jusqu'à la fin de son cours.

## V

## ANNIBAL DANS LE MONDE

Notre héros était donc sorti du collège. Son éducation première était terminée, et il allait maintenant entrer dans la vie responsable.

Il fallait lui choisir un état. Mais on ajourna la discussion de cette grande question jusque après l'époque des vacances, les dernières vacances d'Annibal. Aussi en profita-t-il pour faire toutes sortes d'expéditions et de parties avec l'oncle Jérôme

et quelques-uns de ses anciens condisciples, qu'il avait invités à la maison paternelle.

Malheureusement, vers la fin du mois de septembre, un accident assez sérieux vint troubler quelque peu ces plaisirs.

Annibal s'en revenait, sur le soir, d'une longue course, avec deux de ses amis et l'oncle Jérôme, lorsque le cheval de ce dernier s'abattit à un endroit difficile du chemin, et tomba lourdement avec son cavalier.

Dans sa chute, l'oncle Jérôme eut la jambe droite engagée sous sa monture ; et, lorsqu'on vint le dégager et le relever, on s'aperçut qu'il ne pouvait plus marcher. On le transporta sur un brancard à la maison de M. Ladouceur—qui était la plus proche—et l'on courut chercher le médecin. Celui-ci constata que la jambe était fracturée à deux endroits.

On conçoit si l'oncle Jérôme était de belle humeur.

—Eh quoi ! s'écria-t-il, me voilà arrêté et retenu à la maison comme un enfant, pour plusieurs semaines......

—Peut-être plusieurs mois, dit le médecin.

—Allons donc ! des mois ! me prenez-vous pour une fillette ? Vous allez me soi-

gner ce bobo avec toutes vos drogues et tous vos instruments, et dans quelques semaines je serai sur pied !

—Peut-être ; si vous ne faites pas d'imprudence.

Le malade, qui ne pouvait pas facilement être transporté chez lui, fut installé chez son frère, et commença une période de repos qui, pour lui, était la plus rude des pénitences.

Cependant, le temps était venu de songer à l'état que devait embrasser Annibal. On se réunit donc un jour dans la chambre de l'oncle pour agiter cette grave question.

Le père et la mère penchaient pour l'étude du droit.

—La profession d'avocat, disait M. Ladouceur, conduit à toutes les hautes charges. Annibal, d'ailleurs, est intelligent, il a une éloquence naturelle qui ne peut manquer de le faire arriver promptement, et je suis persuadé qu'il nous remerciera, un jour, de l'avoir poussé vers cette carrière.

Mais l'oncle Jérôme n'était pas de cet avis.

—Les avocats, disait-il, ne sont que des parleurs et des griffonneurs de papier. Ce n'est pas cela qu'il faut à mon neveu.

Il y a longtemps qu'on ne me consulte plus à son égard ; je ne m'en suis pas plaint tant qu'il a été au collège ; mais, maintenant que le voilà devenu un homme, je revendique mes droits ; et il n'est que temps. Or, je ne vois pour lui qu'une seule carrière : c'est celle des armes. Voilà !

—Les armes ! s'écria M. Ladouceur ; mais, mon cher Jérôme, ce n'est pas une carrière, cela ; penses-y donc un peu, nous n'avons pas d'armée......

—Hein ! hein ! pas d'armée ! comme si je n'étais pas lieutenant colonel !.... Du reste, je vois bien que ton parti est pris ; je te l'ai déjà dit, tu veux faire de ton fils une femmelette ; c'est ton affaire, mais la mienne sera aussi de savoir qui je choisirai pour héritier.

Là-dessus, le brave oncle, dont le lit était placé tout près d'une fenêtre, tourna ses regards vers la campagne, et se mit à tambouriner sur les vitres pour passer sa mauvaise humeur.

On était en septembre ; c'était le matin, et le temps était magnifique.

Pendant que l'oncle Jérôme regardait d'un air boudeur et distrait le riche panorama qui se déroulait devant ses yeux, il aperçut au haut d'une colline Annibal

qui s'en venait, le fusil sur l'épaule et la carnassière au côté. Il marchait d'un pas élastique et sûr, avec cette grâce virile de la force unie à la jeunesse.

—Venez me voir ce gaillard, vous autres, cria l'oncle Jérôme ; regardez-le marcher, et dites-moi si vous aurez le courage de le renfermer dans une atmosphère de bouquins et de vieux papiers poudreux !

Le père et la mère d'Annibal s'étaient approchés, et regardaient à leur tour non sans un sentiment de légitime fierté.

Le jeune homme, qui ne savait pas qu'on l'observait avec tant de sollicitude, descendit la colline, puis tourna à gauche et s'enfouça de nouveau sous le couvert.

L'oncle Jérôme se retourna en poussant un soupir ; puis, après avoir réfléchi quelque temps :

—De fait, dit-il, il n'a pas été consulté, ce garçon ; et il me semble que son avis est ici de quelque importance.

—C'est juste dit M. Ladouceur ; nous lui parlerons dès ce soir.

—Devant moi, reprit l'oncle ; et nous verrons si mon neveu a des dispositions pour le grimoire, ce qui me surprendrait fort. Maudite jambe ! s'écria-t-il,—il venait de faire un mouvement un peu vif

sans y penser,—et dire que me voilà cloué ainsi pour plusieurs semaines !

Le soir, lorsque toute la famille fut réunie, M. Ladouceur reprit la conversation commencée le matin, puis s'adressant à Annibal :

—Voyons, tu as dû songer un peu à l'avenir ; quels sont tes goûts, tes projets ?

—Mon père, dit le jeune homme, si vous tenez absolument à faire de moi un avocat, je me soumettrai volontiers ; vous avez plus d'expérience que moi, et vous jugez mieux. Mais, quant à mes goûts, j'avouerai franchement qu'ils ne me portent pas du tout vers cet état.

—Là ! qu'est-ce que je vous avais dit ? cria l'oncle Jérôme avec un sourire de triomphe. C'est bien, mon neveu ; c'est très bien ! quand on porte un nom comme le tien, il n'y a que la carrière des armes qui puisse......

—Attends donc un peu, interrompit M. Ladouceur. Annibal n'a pas eu le temps de se prononcer ; il ne faut rien lui imposer à l'avance.

—Comment, se prononcer ! Il me semble qu'il a dit assez clairement qu'il n'a aucun goût pour les paperasses ; et, quand on ne veut pas être avocat......

—Mon oncle n'a pas tort, dit Annibal ;

la carrière des armes ne me déplaît pas ; mais, malheureusement, ou heureusement peut-être, nous n'avons pas d'armée.....

—Comment, pas d'armée ! Et si je me mettais à en lever, moi, une armée, seulement pour t'y donner un grade !

—Ah ! mon oncle, ce serait trop de bonté, et probablement que cela prendrait trop de temps.

—Alors, dit M. Ladouceur, quelle carrière choisirais-tu, si tu ne consultais que ton goût ? Parle sans crainte.

—Eh bien, mon père puisque vous avez la bonté de me laisser libre, il y a un état que je choisirais entre tous, c'est celui de cultivateur.

—Cultivateur ! s'écrièrent à la fois le père et l'oncle.

—Y penses-tu ! ajouta celui-ci, Annibal Ladouceur aux mancherons d'une charrue !

—De fait, l'idée me semble assez singulière, poursuivit M. Ladouceur.

—Je ne ferai rien qui n'ait votre entière approbation, dit Annibal ; seulement vous m'avez demandé mes goûts, et je les ai déclarés franchement. Maintenant, je suis prêt à choisir comme vous l'entendrez.

—Mais, en cultivant, jeune homme, dit l'oncle d'un ton solennel, comment te feras-tu un avenir, et quels services pourras-tu rendre à ton pays ?

—D'abord, mon cher oncle, je n'ai pas une ambition extraordinaire, et les honneurs me tentent peu, pour le moment du moins. Mais, du reste, je ne crois pas que l'état de cultivateur soit aussi peu relevé qu'on cherche à le faire croire. Y en a-t-il un de plus noble, de plus indépendant ? Voyez le médecin, le notaire, l'avocat : ne sont-ils pas, au fond, les humbles serviteurs du public qui les paye ? Lorsqu'ils ont acquis la vogue ou la célébrité, ils peuvent, jusqu'à un certain point, choisir leur clientèle et dicter leurs conditions, ce qui est une des formes de l'indépendance ; mais, au début, ne leur faut-il pas, comme je l'entends dire tous les jours, courir un peu le client ? Je suis loin de vouloir déprécier ces professions ; mais je ne voudrais pas non plus les élever trop aux dépens des autres. Et maintenant, voyez le cultivateur. Il travaille, lui aussi, mais librement ; et c'est la Providence qui lui paye son salaire. Avec ce gain, il peut se passer de tout le reste. Quant à son avenir, à la position qu'il peut se faire, et aux services qu'il rend à

son pays, je conçois qu'un homme qui se contente de suivre la routine ordinaire ne peut ni faire beaucoup de bien ni arriver très haut. Mais supposez, par exemple, que j'établisse ici une sorte de ferme modèle, que je fasse de la grande culture, suivant tous les principes de l'art moderne, croyez-vous que je n'aurai pas rendu un véritable service à tout mon district, et que je n'aurai pas, en même temps, fait une excellente spéculation ? Je me contente de soumettre ces idées ; si vous croyez qu'elles aient quelque valeur, vous les examinerez. Je n'ai que dix-huit ans, après tout ; et je puis attendre. Pour ce qui est de l'objection que mon oncle a soulevée, je dois dire que, parce qu'on est cultivateur, on n'est pas nécessairement privé de l'avantage de porter les armes pour son pays. Tout en cultivant mes champs, j'aimerais beaucoup, non pas à entrer dans l'armée que mon oncle voulait lever, mais à me faire inscrire parmi les volontaires dont il est le lieutenant colonel.

—Hein ! qu'est-ce que tu dis là ? s'écria l'oncle, avec un mouvement si brusque que sa jambe malade lui arracha un juron. Tu voudrais entrer dans mon bataillon ! Parles-tu sérieusement ?

—Certainement, si vous voulez bien m'accepter.

—Hein ! qu'est-ce que tu dis-là ? s'écria l'oncle, avec un mouvement si brusque que sa jambe malade lui arracha un juron. Tu voudrais entrer dans mon bataillon ! Parles-tu sérieusement ?

—Certainement, si vous voulez bien m'accepter.

L'oncle Jérôme s'épongea nerveusement le front où l'émotion avait amené une transpiration froide.

—Je savais bien, reprit-il, que mon filleul a l'étoffe d'un homme. Vous avez eu beau essayer de me le gâter, les leçons que je lui ai données dès son enfance ont porté leur fruit. Mais, c'est qu'il raisonne parfaitement, ce gaillard-là. Ladouceur, ton fils arrivera ; du reste, je te l'ai toujours dit. Noble métier, noble métier ! poursuivit-il en se frottant les mains ; indépendant, morbleu et lieutenant par dessus le marché ; car nous allons le faire lieutenant. Demi-tour, droite, en avant, arche ! Un beau soldat, bien découplé ! Tiens, donne-moi une poignée de main ; cela me rajeunit de dix ans, et me fait presque oublier ma jambe. Aïe !

Et l'excellent oncle saisit la main d'Annibal qu'il serra jusqu'à la broyer.

—De fait, dit M. Ladouceur, Annibal a peut-être raison....

—Comment ! il a peut-être raison ! Je te trouve sublime, toi ! Ah ! il a peut-être raison ; tu as découvert cela, tout d'un coup, comme on se trouve un cheveu blanc. Tiens, Ladouceur, il me semble que tu déraisonnes, quelquefois. Du reste tu oublies trop souvent que je suis ton aîné. Tu as dit tout à l'heure que mon filleul était libre ; et quand même tu ne l'aurais pas dit, je le dis, moi ! Voyons, suis-je son oncle et son parrain, oui ou non ? Annibal, tu vas te mettre en campagne dès demain pour te choisir une ferme, deux, trois, quatre, si tu veux. Consulte ton goût ; seulement ne regarde pas au prix, c'est moi qui m'en charge. Si les bâtiments ne te plaisent point, démolis, et fais en construire d'autres ; tu as un crédit illimité. Quand je dis illimité... tu connais un peu le chiffre de ma fortune, coquin ! Tu sais qu'on peut faire les choses sans lésiner. Quant à ton uniforme le sabre et tout le tremblement, je m'en charge encore, et tu vas partir dès demain....

—Voyons, mon ami, interrompit le père, il ne peut pas chercher une ferme et se choisir à la fois un....

—D'abord, Ladouceur, qui est-ce qui te demande des permissions ? Encore une fois, suis-je, oui ou non, le parrain de mon filleul ? Suis-je, oui ou non, ton aîné ? Oui. Eh ! bien, ne dis plus un mot ou je te déshérite, c'est-à-dire que je déshérite Annibal....Allons, voilà que je m'embrouille maintenant. Ma belle-sœur, faites donc taire votre mari. Quant à toi, Annibal, tu sais ce que j'ai dit : demain matin...Ah ! si j'avais encore mes deux jambes, parbleu tu n'irais pas seul, mais c'est inutile....Toi, Ladouceur, je te défends de parler.

Ladouceur se leva sans dire un mot, et alla donner une poignée de main à son frère, pendant que Mme Ladouceur, Annibal et les autres enfants l'entouraient pour le remercier.

—Eh bien, avez-vous fini, vous autres ? dit l'oncle, en essuyant une larme qu'il eût voulu cacher ; en voilà une affaire ! N'ai-je pas le droit de dépenser mon bien comme je l'entends ! Il me semble je suis majeur....même plusieurs fois. C'est égal, mon filleul, demain...lieutenant ! lieutenant ! ce garçon arrivera !

Mais Annibal ne devait pas commencer si tôt sa carrière de laboureur et de lieutenant dans la milice.

Il allait au contraire passer par une épreuve plus difficile, et faire le coup de feu sur un terrain plus dangereux.

## VI

## ANNIBAL A LA GUERRE

Il y avait bien longtemps déjà que les Canadiens luttaient pour obtenir leurs libertés politiques, et cette lutte avait eu souvent ses moments d'aigreur de part et d'autre, sans toutefois compromettre réellement la tranquillité du pays. Mais depuis quelque temps le malaise allait s'irritant davantage, la société était sous l'empire d'un trouble inquiétant ; il y avait dans l'air comme un souffle d'orage et l'horizon, de toutes parts, offrait des teintes menaçantes. On voyait errer, le soir, sur les places publiques, des groupes silencieux qui s'arrêtaient un instant comme pour sonder les alentours, puis disparaissaient au fond de l'ombre. Dans bien des pauvres maisons où l'on avait pourtant l'habitude, par économie, de se coucher sans lumière, on voyait luire un mince rayon entre les contrevents clos. La lampe quelquefois brûlait jusqu'au matin. Mais au moindre bruit suspect, tout s'étei-

gnait soudain et rentrait dans l'obscurité et le silence. C'étaient les *habitants* qui se réunissaient ainsi, dans les lieux écartés, pour se concerter entre eux, ou bien pour écouter les harangues des patriotes venus de la ville.

Il fallait être prudent ; car, comme dans toutes les époques de troubles, il y avait alors des espions qui rôdaient, cherchant à surprendre des secrets qu'ils allaient vendre sans scrupule. Une crainte vague faisait du reste, entrevoir partout des embûches et des délations.

Peu à peu, cependant, cette frayeur se calma, le mouvement grandit et s'accentua. La foule, qui longtemps s'était tue ou qui du moins ne s'était plainte qu'à voix basse, se mit à parler haut et à réclamer à grands cris le redressement de ses griefs.

Une première assemblée eut lieu à Saint-Ours, sur la rivière Chambly, le 7 mai 1837. Le principal orateur fut le docteur Wilfrid Nelson, l'un des chefs du mouvement. On y vota, à l'unanimité et au milieu du plus grand enthousiasme, des résolutions condamnant la conduite de lord John Russell, qui prétendait refuser à la Chambre le contrôle des deniers publics. Puis d'autres assemblées, animées du même esprit, se réunirent en différents

endroits et exprimèrent hautement leur mécontentement.

Effrayé de ces démonstrations, le gouverneur lord Gosford lança une proclamation dans laquelle il ordonnait au peuple de s'abstenir de faire ces assemblées qu'il qualifiait de séditieuses, et commandait aux officiers de milice et aux magistrats de faire tout en leur pouvoir pour les réprimer.

Cette proclamation augmenta encore l'effervescence populaire. On décida de recourir aux armes. Le mouvement se faisait sentir surtout dans les comtés de Richelieu, Saint-Hyacinthe, Rouville, Chambly, Verchères et l'Acadie. Mais le nord du fleuve s'agitait également. A Montréal, notamment, des rencontres sérieuses avaient eu lieu entre les *Fils de la Liberté* et le *Doric Club.* A Saint-Benoît et à Saint-Eustache, on se préparait à la lutte ouverte.

La première bataille eut lieu à Saint-Denis, à la fin de novembre 1837. Les insurgés, malgré leur faible nombre et le manque d'armes, y remportèrent une victoire signalée sur les troupes anglaises. Ce fut leur seul triomphe digne de mention. A Saint-Charles et à Saint-Eusta-

che, ils furent écrasés sous le nombre. Puis vinrent les représailles. Sir John Colborne, à la tête d'une troupe considérable, promena la torche incendiaire dans les campagnes qui s'étaient soulevées. Puis l'exil, puis l'échafaud.

Nous n'entreprendrons pas de faire l'histoire de cette cruelle époque ; nous n'avons voulu en signaler que les quelques traits qui peuvent éclairer le récit qui nous occupe.

La famille Ladouceur n'avait pas suivi sans émotion le mouvement qui se préparait, et elle en entrevoyait toute la gravité.

L'oncle Jérôme surtout, lorsqu'il apprit ce qui s'était passé à l'assemblée de Saint-Charles, éprouva une grande agitation.

—On va se battre ! s'écria-t-il, et je ne serai pas là ! Me voilà rangé parmi les incapables, avec les vieillards, les femmes et les enfants. Vilaine jambe, va ! j'aimerais autant l'avoir perdue tout à fait ; avec une jambe de bois, au moins, on peut encore faire son service. Cela s'est vu dans l'histoire militaire : le grand Nelson ne s'est-il pas battu comme un lion après avoir perdu un bras ? Mauvaise chance ! il n'y a qu'à moi que ces choses-là arrivent !

—Et pourtant dit M. Ladouceur, si tu avais l'usage de tes deux jambes, que ferais-tu ? Tous tes désirs te porteraient du côté des patriotes, mais ton grade de lieutenant-colonel te forcerait de marcher avec les troupes anglaises. Tu vois que ta jambe malade te sauve bien à propos d'une fort pénible alternative.

—Comment une pénible alternative ! Mais il me semble que c'est tout simple ; je donne ma démission et je me mets avec les patriotes. Ou bien je me mets des deux côtés à la fois. Ah ! parbleu, on va voir tout de suite ce que peut faire encore le colonel Jérôme Ladouceur !

Et, oubliant sa jambe, l'oncle Jérôme fit un brusque mouvement pour se lever ; mais la douleur lui rappela sur le champ son malheureux état et lui arracha un cri d'impatience :

—Malheureuse cassure ! Si ce n'est pas assez pour désespérer un honnête homme !

Et il se recoucha péniblement sur son lit.

Cependant, M. et Mme Ladouceur étaient en proie à une grande inquiétude. L'oncle Jérôme, il est bien vrai, était hors de question. Mais il y avait encore Annibal; que devait-il penser, qu'allait-il faire ? M. Ladouceur avait décidé de ne pas prendre

part lui-même à l'insurrection. Il demeurait dans un endroit tranquille, loin des centres où se produisait l'agitation ; il ne voulait donc sortir de son calme que dans le cas où les choses prendraient une tournure plus accusée, un caractère plus général.

Mais pouvait-on supposer chez Annibal une semblable modération de sentiments? Avec la fougue de sa jeunesse ne se sentirait-il pas porté à se jeter dans la lutte,— si toutefois on devait en arriver à cette extrémité ?

Graves questions dont la solution prochaine allait donner raison aux craintes qu'on avait déjà.

C'était environ trois semaines après la conversation que nous avons rapportée dans le précédent chapitre, au sujet de l'établissement d'Annibal. Le jeune homme n'avait pas été souvent chez son père, depuis ce jour. Il était occupé à visiter des fermes et à régler en même temps certaines affaires pressa tes pour le compte de son oncle, en sorte qu'il passait souvent plusieurs jours sans revenir au logis ; et lorsqu'il y rentrait, il en repartait de suite le lendemain au point du jour.

La nouvelle de l'assemblée de Saint-Charles venait d'arriver chez les Ladou-

ceur, et l'on a vu l'effet qu'elle avait produit sur l'oncle Jérôme.

Le surlendemain, vers le soir, Annibal rentrait d'une de ses courses prolongées, fatigué, mais de fort joyeuse humeur. Ce soir là, il ne fut pas question des troubles. On causa d'affaires, et Annibal se retira de très bonne heure. Mais, le lendemain, on ne put pas éviter de toucher le redoutable sujet dont tout le monde s'entretenait et qu'un voisin, du reste, entré pour un instant, amena sur le tapis.

Le père d'Annibal ne se prononçait qu'avec hésitation, mais l'oncle Jérôme tranchait carrément dans le vif. Il blâmait le parlement impérial qui nous traitait comme des enfants ; il condamnait tous les gouverneurs, depuis le général Murray jusqu'à lord Gosford :

—Nous sommes un pays *cédé* en vertu des traités, et cependant on nous gouverne comme si nous étions un pays *conquis*. Nous avons eu toutes les patiences compatibles avec notre dignité ; nous avons épuisé tous les moyens constitutionnels qui étaient à notre disposition ; il faut en finir ; il ne reste plus que la force ; c'est une mesure regrettable, mais il faut y recourir....

L'oncle Jérôme parla longtemps et avec

le feu de la conviction ; il est même probable qu'il s'éleva à une haute éloquence,—car il se piquait d'être beau parleur,—mais nous ne savons pas s'il traita la question à son véritable point de vue. Les journaux étaient rares alors et les nouvelles ne se répandaient que fort lentement. Les campagnes n'étaient donc pas aussi bien renseignées sur les affaires publiques qu'elles le sont aujourd'hui. On ne connaissait les événements que par ouï-dire, et comme par ricochet. Il est donc à peu près certain que l'oncle Jérôme dévia plusieurs fois de la ligne droite, bien qu'involontairement, dans la brillante exposition des faits sur lesquels reposaient ses théories.

Ses paroles, toutefois, produisirent une singulière impression sur l'esprit d'Annibal. Le jeune homme éprouvait pour son oncle une amitié qui n'avait fait que s'accroître avec les années. Tout ce que ce dernier disait ou faisait prenait à ses yeux une nouvelle importance ; il avait conservé sur ce point les premières impressions de son enfance, qui le portaient à voir l'oncle Jérôme plus grand et plus fort que les autres hommes, et à se laisser guider entièrement par lui.

Aussi, de ce jour, son dessein fut arrêté,

sa résolution prise : il irait se battre pour son pays, soutenir les droits de ses compatriotes.

Son père et sa mère firent tout ce qui était en leur pouvoir pour le dissuader ; ils lui parlèrent de sa jeunesse, de l'issue probable de la lutte qui compromettrait à jamais son avenir, des dangers qu'il allait courir, de l'exil, de la mort sur le champ de bataille, peut-être sur l'échafaud ; tout fut inutile ; respectueusement, mais fermement, il combattit toutes leurs objections et se retrancha derrière cet argument invincible : le devoir envers la patrie, qui prime toutes les autres considérations naturelles. Il se voyait solidement appuyé, du reste, par l'oncle Jérôme, qui secondait avec enthousiasme les projets de son neveu.

—Ce n'est pas tous les jours, disait celui-ci, qu'on trouve l'occasion de se rendre véritablement utile à ses compatriotes et de servir son pays dans les postes de danger et, par conséquent, de confiance et d'honneur. C'est surtout la jeunesse qui doit s'empresser de saisir ces occasions, et de montrer qu'elle joint le dévoûment à la vigueur de l'âge. Nous autres, les vieux, nous sommes peut-être un peu refroidis ; d'ailleurs nous avons fait nos preuves. Et pourtant, si j'avais encore

mes deux bonnes jambes, je serais déjà parti.

Annibal fit donc les préparatifs, qui ne furent pas longs. Plus heureux que bien d'autres, il avait un bon fusil, une paire de pistolets de fort calibre, et des munitions en abondance.

Les adieux furent tristes, mais enfin le jeune homme s'arracha à une dernière étreinte et s'éloigna au galop de son cheval.

Quelques jours plus tard, il se présentait à Nelson et se faisait inscrire parmi ses volontaires.

Il était à Saint-Denis et fit son devoir avec un sang-froid et une habileté qui lui valurent les éloges chaleureux de ses chefs. Ce commencement de victoire l'avait enthousiasmé. Avec son imagination ardente, il n'entrevoyait que des succès et des conquêtes. Le pays tout entier lui apparaissait se levant soudainement et secouant ses chaînes. Un nouveau La Fayette, suivi de toute une armée, traversait l'océan et venait donner le dernier coup au pouvoir étranger déjà si terriblement entamé. Le drapeau de la France flottait maintenant sur la vieille citadelle de Québec, et toute la vallée du Saint-Laurent et celle du Richelieu entonnaient un chant de triomphe !..

Ce beau rêve s'écroula quelques jours plus tard à Saint-Charles.

Nos lecteurs savent que les patriotes s'étaient retranchés dans une grosse maison appartenant à M. De Bartzch. Ils n'étaient qu'un petit nombre mal armés, tandis que les Anglais avaient à leur disposition des forces considérables. Songer à lutter, pour les Canadiens, était faire preuve d'une audace qui allait presque jusqu'à la folie. Et pourtant ils ne voulurent pas céder.

La lutte ne fut pas longue ; les patriotes furent écrasés sous le nombre, sans pourtant éprouver autant de pertes qu'on l'a toujours cru. La plupart purent s'échapper et gagner la rivière ; d'autres se glissèrent sous le couvert d'un verger, le long d'un ruisseau assez profondément encaissé qui coulait à quelques pas en arrière de la maison.

Annibal était parmi ces derniers.

Il était légèrement blessé au bras gauche, ses habits étaient tout déchirés, et il avait perdu son fusil ; mais, en somme, il n'était pas trop maltraité.

Avec un de ses compagnons, il se cacha dans une petite grange,—située à environ un mille du champ de bataille, le long du

même ruisseau qu'ils avaient suivi,—pour attendre la nuit.

Malgré la faim qui se fit bientôt vivement sentir, leur séjour dans ce lieu aurait été assez tranquille, sans la présence d'un malheureux chien qui tournait constamment autour de la grange en aboyant de toutes ses forces. Lui casser la tête d'un coup de pistolet aurait été chose facile ; mais la détonation d'une arme à feu pouvait être plus dangereuse encore que ces sinistres aboiements. Sortir et s'emparer de l'animal présentait aussi certaines difficultés, car, outre qu'il fallait s'exposer en pleine vue, l'animal était de taille à se défendre et saurait attirer l'attention.

Il fallut donc laisser faire et attendre.

Nos deux compagnons passèrent là cinq ou six heures dans une alerte continuelle, et dans de dures souffrances ; car la faim ne se faisait pas seule sentir. Bientôt une soif ardente les prit. Et l'eau était là, à vingt pas, qui coulait fraîche et pleine d'attirance. Mais le malheureux chien persistait à ne pas vouloir s'éloigner et montait sa garde avec une constance désespérante. L'ennemi l'eût aposté là tout exprès qu'il n'aurait pas mieux fait son devoir.

Enfin, la nuit tomba, sans autre inci-

dent, et le chien, fatigué de son guet prolongé, s'éloigna à travers les champs.

Dès que l'ombre fut assez épaisse, Annibal et son compagnon, après s'être longuement désaltérés, quittèrent le ruisseau et gagnèrent les bords de la rivière, qu'ils se mirent à remonter avec les plus grandes précautions.

Ils frappèrent à la première maison où ils virent de la lumière. Il leur fallut parlementer assez longtemps avant de se faire ouvrir. Car l'alarme était donnée dans toute cette vallée, et l'on se barricadait, la nuit, comme si chaque maison devait subir un assaut. Et l'on n'avait pas tort, car les espions rôdaient partout dans les ténèbres.

Enfin, après des explications satisfaisantes, la porte s'ouvrit.

C'était l'intérieur d'une famille à l'aise. La femme était seule avec ses enfants.

Après qu'on eut causé quelque temps, la confiance s'établit de part et d'autre. Annibal raconta les événements de la journée. A chaque détail nouveau, la femme pâlissait et poussait des exclamations de terreur. Enfin, n'y tenant plus :

—Et mon pauvre mari qui était là, s'écria-t-elle, qu'est-il devenu ?

Annibal tâcha de la rassurer en lui disant que le plus grand nombre des patriotes avaient pu s'échapper, mais que tous n'avaient pas pu prendre la même direction, et que sans doute son mari reparaîtrait avant longtemps.

Mais elle n'en voulait rien croire et continuait à se désoler.

Il y avait déjà plus d'une heure qu'Annibal et son compagnon étaient là, mourant de faim, mais n'osant rien demander en présence de ce profond désespoir.

Tout à coup, on entendit gratter à l'un des contrevents, en arrière de la maison. Aussitôt, la chandelle fut éteinte, et la femme de se lever pour aller voir quels pouvaient être ces nouveaux arrivants. Sans doute des soldats anglais qui poursuivaient les deux patriotes ; mais pourquoi n'avaient-ils pas frappé à la porte ? Peut-être la maison était-elle cernée ? Allait-on emmener tout le monde prisonnier ?

Ces pensées s'étaient présentées toutes en même temps à l'esprit de la pauvre femme déjà fortement effrayée. Elle ouvrit doucement la fenêtre et demanda à haute voix :

-Qui est là ?

—Ouvre vite, c'est moi ! répondit une voix connue.

C'était, en effet, le mari. Le crochet du contrevent fut vite défait, et l'homme sauta dans la chambre en poussant un soupir de soulagement. On peut juger s'il fut accueilli avec des transports de joie.

—Vite, de quoi manger, dit-il, je meurs de faim.

—Tiens, c'est vrai, dit la femme ; et moi qui oubliais ces deux pauvres jeunes gens qui sont là ; ils doivent aussi avoir besoin de se réconforter.

—Quels jeunes gens ? De qui parles-tu?

—Deux patriotes qui sont dans la cuisine ; ils sont arrivés depuis plus d'une heure.

—Es-tu bien sûre au moins que ce soit de vrais patriotes ? Il y a tant de traîtres par le temps qui court.

—Oh ! pour ceux-là, j'en réponds ; d'ailleurs, tu vas les voir ; je vais rallumer la chandelle......

Pas maintenant, c'est trop dangereux, attends un peu.

L'homme alla décrocher une lanterne qu'il alluma et posa par terre, derrière un parapluie ouvert. Puis il prit une épaisse couverture sur le lit et l'étendit sur la pe-

tite fenêtre en la fixant aux crochets des rideaux.

—De cette façon, dit-il, on ne pourra rien voir du dehors. Rallume maintenant ta chandelle, et va chercher les deux jeunes gens.

La femme fit aussitôt ce qui lui était demandé, en prenant bien soin d'entr'ouvrir seulement la porte qui donnait sur l'autre pièce, afin de n'y pas faire projeter trop de lumière.

—Quand les deux jeunes gens eurent pénétré dans la chambre, l'homme les reconnut aussitôt.

—Tu avais raison, femme, dit-il ; ce sont deux patriotes et deux vrais. Celui-ci, ajouta-t-il, en montrant Annibal, s'est battu comme un lion, à Saint-Denis aussi bien qu'à l'affaire d'aujourd'hui. Mais nous n'avons pas le temps de causer. Donne-nous vite à manger, car il faut repartir de suite. Il ne fait pas bon pour nous par ici

La femme eut bientôt servi, sur une petite table, un souper abondant que les trois hommes engloutirent avec un appétit dévorant, tout en parlant des événements de la journée.

—Il faut nous hâter, dit l'homme, et gagner les *Etats ;* car dès demain, cette

nuit même peut-être, on va faire partout des battues, et, si nous sommes pincés, ma foi, je ne donnerais pas grand'chose de notre peau. Ne te désole pas, ma pauvre femme, ajouta-t-il, en voyant celle-ci pleurer ; ce n'est que pour quelque temps ; je reviendrai bientôt, quand les esprits seront apaisés.

Annibal demanda du papier pour écrire à ses parents, avant de partir ; mais ces chose-là étaient rares alors chez nos campagnards. A la fin, cependant, on trouva dans un vieux livre, une page blanche qu'il déchira, et, avec un bout de crayon qu'il avait, il put écrire une courte lettre qu'il plia et adressa à sa mère. La femme devait la remettre, avec une pièce d'un franc, au premier mendiant qui passerait, se dirigeant vers la paroisse d'Annibal. Elle devait l'avertir en même temps qu'il y aurait une bonne récompense pour le porteur quand la lettre arriverait à sa destination.

Vers minuit, les trois hommes, un peu reposés et pourvus de quelques provisions, firent leurs adieux, et se mirent en route en remontant le cours de la rivière.

C'était une bonne fortune pour nos deux jeunes gens que d'avoir avec eux l'*habitant*, nommé Lescant, qui connaissait bien cette

partie du pays, et se dirigeait sûrement tout en faisant parfois de longs détours pour éviter les chemins fréquentés.

Ils ne marchaient que la nuit, se reposant le jour dans les bois ou dans les granges qu'ils rencontraient sur le *haut des terres*. Annibal avait encore une trentaine de francs, et Lescant à peu près autant ; avec cela ils achetaient des provisions dans les fermes éloignées, et s'ils eurent quelquefois à jeûner un peu, du moins ils purent assez bien soutenir leurs forces, et marcher sans trop perdre de temps.

Le voyage, cependant, fut long et pénible. Fuyant les grandes routes, et ne marchant presque toujours qu'à travers les champs et les bois, à une saison où les terres étaient détrempées par les pluies, sous les nuits froides et souvent glaciales, ils avaient en outre constamment la crainte d'être surpris, qui les étreignait et doublait leur fatigue.

Enfin, après une marche de près de dix jours, ils atteignirent Saint-Alban, dans l'Etat du Vermont, près du lac Champlain, et se reposèrent durant toute une journée et toute une nuit dans la maison d'un brave Canadien établi là depuis plusieurs années.

Ils ne voulaient cependant point rester en cet endroit, trop rapproché de la frontière. Ils résolurent donc de se séparer et de s'éloigner, chacun de son côté, pour tenter fortune, promettant d'écrire à leur compatriote de Saint-Alban, lorsqu'ils auraient trouvé un endroit pour se fixer.

Il restait à Annibal et à Lescant environ quinze francs chacun. Ils les partagèrent avec leur compagnon, et, après s'être souhaité bonne chance, ils s'en allèrent vers la campagne.

Annibal se dirigea vers le sud en suivant de loin les bords du lac, et après quelques jours, il s'arrêta dans un petit village, près de Vergennes, dans le même Etat.

L'endroit lui plut. C'était un village très propre, entouré de belles fermes. Il y avait une petite église en briques, dont la flèche était surmontée d'une croix, ce qui lui fit supposer que la population partageait sa croyance.

Il entra dans une maison qui était à la fois un magasin et une auberge, et se fit servir à souper.

Pendant le repas, il interrogea la femme de l'hôte, qui le servait, et apprit qu'en effet cet endroit était peuplé, en grande partie d'Irlandais catholiques, et

que la maison qui se trouvait en face de l'église était le presbytère du curé, le R. P. Couroy.

Après le souper, Annibal alla faire une visite au curé, qui le reçut avec beaucoup de bonté. C'était un tout jeune prêtre, gai et causeur comme tous ceux de son pays. Annibal lui conta son histoire, et lui dit qu'il désirait trouver à gagner sa vie jusqu'à ce qu'il pût rentrer au Canada. Le jeune prêtre parut s'intéresser vivement à ce récit, posa un grand nombre de questions, donna quelques avis. Bref, la conversation s'engagea si bien que dix heures étaient sonnées depuis longtemps, lorsque les deux jeunes gens se séparèrent, promettant de se revoir le lendemain.

Lorsque Annibal rentra, il était un peu fatigué, car le peu de connaissance qu'il avait de la langue anglaise l'avait obligé à faire constamment les plus grands efforts pour suivre la conversation rapide et pleine de verve du prêtre irlandais.

Cependant il dormit bien, se sentant plus calme qu'il ne l'avait encore été depuis son départ de Saint-Charles.

Le lendemain, de bonne heure, il était chez l'abbé Conroy.

—J'ai beaucoup pensé à vous depuis hier soir, dit celui-ci ; et je crois que j'ai

trouvé une position qui vous conviendra du moins en attendant mieux. Tenez-vous à quelque emploi en particulier ?

—Non ; l'instruction que je possède ne peut pas beaucoup me servir ici ; je m'attends donc à faire un travail manuel. Vous le voyez je suis assez robuste pour ne pas craindre de succomber à la tâche ; je prendrai donc le premier emploi qui se présentera. Cependant, si je pouvais me placer chez un cultivateur......

—*All right !* s'écria le curé, vous allez au-devant de ma proposition. J'ai justement votre affaire. Il y a, à environ un demi-mille d'ici, un de mes paroissiens, Michael Murphy, qui a perdu son fils unique dans le cours de l'été. Il est maintenant seul pour exploiter sa terre. C'est une belle ferme, bien cultivée. Murphy est non seulement un très honnête citoyen, mais c'est encore un homme instruit et d'un commerce fort agréable. Il est seul avec sa femme, sa fille et deux domestiques......Ah ! mais j'y pense sa fille... c'est qu'elle a déjà dix-huit ans, ajouta-t-il en jetant un regard sur Annibal et en l'examinant des pieds à la tête ; et sa mère est française. Enfin, s'il ne faut pas tenter la Providence, il faut aussi avoir confiance en elle. Nous irons dès aujourd'hui.

Après dîner les deux jeunes gens, installés confortablement dans la voiture du curé, se rendirent chez le fermier Murphy.

Présenté par Father Couroy, Annibal fut bien reçu.

On causa toute l'après-midi, en visitant la ferme. Le jeune homme, habitué à ne voir que nos exploitations du Bas-Canada, éprouvait à chaque pas un nouvel étonnement. Tout était si bien soigné, si bien tenu ; rien d'inutile, rien de perdu ; les champs, le bétail, les bâtiments, les vergers le jetaient dans l'admiration. Jamais il n'avait vu une culture faite avec autant d'ordre et d'intelligence.

On avait donc beaucoup causé de part et d'autre ; si bien que l'heure du souper était arrivée lorsqu'on revint à la maison, et Murphy ne voulut pas laisser ses deux hôtes partir sans s'asseoir à sa table.

Le repas fut gai. Mrs et miss Murphy étaient charmantes, et les trois hommes se sentaient tout à fait à l'aise. Annibal avait bien d'abord été un peu gêné par l'état de ses habits, qui n'avaient pas une apparence très convenable. Mais on lui dit qu'un militaire doit être fier de ces nobles déchirures, qui l'honorent mieux que les plus riches vêtements. Il en prit donc son parti et n'y pensa plus.

Après le souper, les trois hommes restèrent encore longtemps à parler du projet qui avait amené Annibal.

—Vous viendrez vous installer ici, dit Murphy ; vous verrez quelle vie on y fait. Si vous croyez que vous pouvez vous y plaire, nous arrêterons plus tard les conditions. Dans le cas contraire, vous serez libre de chercher mieux.

Il était difficile d'être plus accommodant.

Aussi, deux ou trois jours plus tard, Annibal, pourvu d'une nouvelle garde-robe grâce aux avances que Murphy lui avait faites, était établi chez son patron, prêt à se mettre à l'œuvre.

Le travail de la fin d'automne et de l'hiver sur une ferme n'est pas très considérable ; il a cependant son importance. Annibal avait déclaré à Murphy qu'il voulait s'instruire et, par conséquent, mettre la main à toutes les besognes. Ce dernier l'avait approuvé et le dirigeait avec une patience et même une affection qui lui rendaient la tâche aussi facile qu'agréable.

Tout allait donc pour le mieux à l'endroit de notre héros. Pendant ce temps, que se passait-il dans sa famille ?

## VII

## CEUX QUI PARTENT ET CEUX QUI RESTENT

Depuis le départ d'Annibal, ses parents étaient en proie aux plus vives appréhensions. L'oncle Jérôme lui-même, malgré l'air tranquille qu'il affectait, ne pouvait se défendre d'une certaine inquiétude, d'autant plus qu'il reconnaissait avoir été la cause principale du départ de son neveu. Cependant il faisait bonne contenance et travaillait de son mieux à consoler et encourager les autres.

On apprit la victoire de Saint-Denis, puis la défaite de Saint-Charles ; mais il n'arrivait aucunes nouvelles d'Annibal. Les renseignements qu'on pouvait se procurer étaient assez incomplets. On savait cependant qu'il y avait eu un grand nombre de morts, de blessés et de prisonniers ; que d'autres avaient pu se diriger vers les Etats-Unis. Dans quelle catégorie se trouvait Annibal ? Il était impossible de le dire ; et cette incertitude augmentait encore les vives alarmes de la famille Ladouceur. On avait beau aller aux informations, interroger les passants, personne ne pouvait donner de détails cer-

tains. Tout ce qu'on savait, c'est que, malgré la défaite de Saint-Charles, l'agitation continuait dans le district de Montréal.

Chaque jour amenait de nouvelles inquiétudes. Cependant on conservait encore quelque espoir ; la mère surtout ne pouvait pas se résigner à croire à un si grand malheur : elle attendait toujours des nouvelles consolantes.

Le soir de la veille de Noël—c'est-à-dire un mois après la bataille de Saint-Charles—toute la famille était réunie dans la chambre de l'oncle Jérôme, en attendant la messe de minuit.

Vers dix heures, on entendit frapper à la porte. Personne ne fut surpris, bien qu'il fût tard dans la nuit, car il arrive souvent pendant cette soirée que des voisins entrent pour causer avant l'office. Mais, cette fois, ce n'était pas un voisin : la servante vint dire qu'un étranger—un mendiant—demandait instamment à voir M. Ladouceur.

On conçoit si l'étonnement se peignit sur toutes les figures.

—Cela m'a l'air louche, dit l'oncle Jérôme ; un mendiant à cette heure-ci, ce n'est pas naturel.

—Tu as raison, dit M. Ladouceur ; dans tous les cas, le plus court est d'y aller voir.

Il sortit donc de la chambre, et, en arrivant dans le vestibule, il trouva, en effet, un mendiant qui s'excusa d'entrer si tard, en disant qu'il avait une lettre pour Mme Ladouceur ; on lui avait dit que c'était pressé.

—Et d'où vient cette lettre, mon brave homme ? demanda M. Ladouceur ?

—Oh ! elle vient de loin, Monsieur, dit le mendiant en dépliant son mouchoir et en présentant à M. Ladouceur un morceau de papier sale et jauni ; c'est une femme de Saint-Charles qui me l'a remise il y a plus de trois semaines, et je l'ai apportée aussi vite que j'ai pu ; on m'a dit qu'il y avait une récompense, c'est tout ce que j'en sais ; cependant, je me rappelle...... elle m'a dit que c'était un jeune homme...

M. Ladouceur—qui avait reconnu l'écriture d'Annibal— avait déjà ouvert fièvreusement la lettre ; car il n'aurait pas voulu la remettre ainsi à sa femme, si c'eût été une mauvaise nouvelle. Mais, quand il l'eut parcourue, sa figure s'éclaira.

—C'est bien ! dit-il au mendiant, vous allez vous reposer ici, cette nuit ; demain vous aurez votre récompense, et je crois que vous serez satisfait. Conduisez ce bra-

ve homme à l'office, ajouta-t-il en s'adressant à la servante ; traitez-le bien et donnez lui un bon lit : il nous apporte des nouvelles de votre jeune maître.

Puis il s'élança d'un pas rapide vers la chambre de son frère.

—Des nouvelles ! cria-t-il en entrant, des nouvelles d'Annibal ! Voici la lettre ; elle est pour toi, ma chère amie.

Et il tendit la lettre à sa femme.

On conçoit si ce fut une grosse émotion.

Annibal n'avait écrit que quelques lignes :

" Je suis sain et sauf, hormis une égra-
" tignure au bras gauche. Nous avons
" vaincu à Saint-Denis. Mais nous avons
" été battus à Saint-Charles. Je pars pour
" les Etats-Unis avec deux compagnons
" sûrs. Je vous embrasse. Dites à l'oncle
" de bien soigner sa jambe. J'écrirai. "

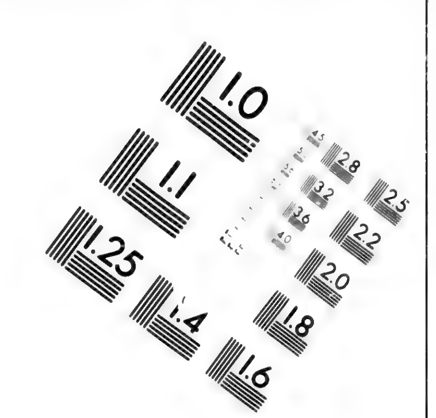
" A la hâte !

" ANNIBAL.

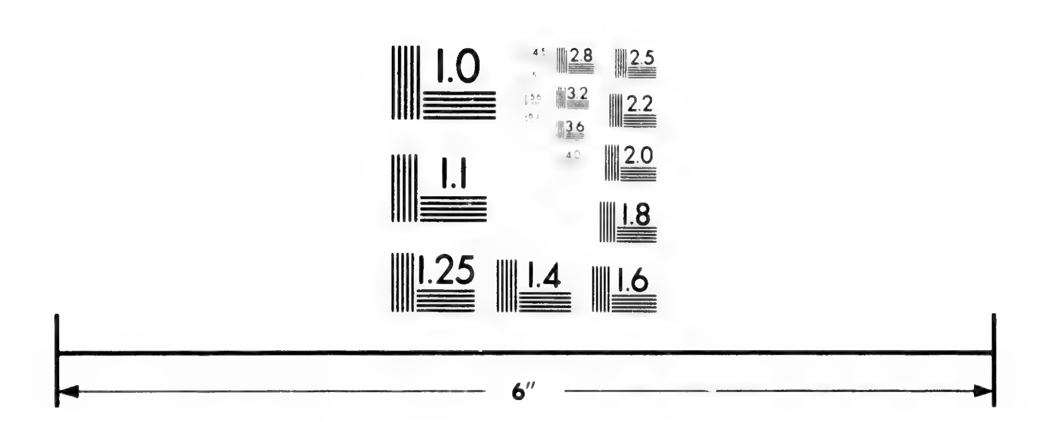
" St-Charles, 25 novembre 1837. "

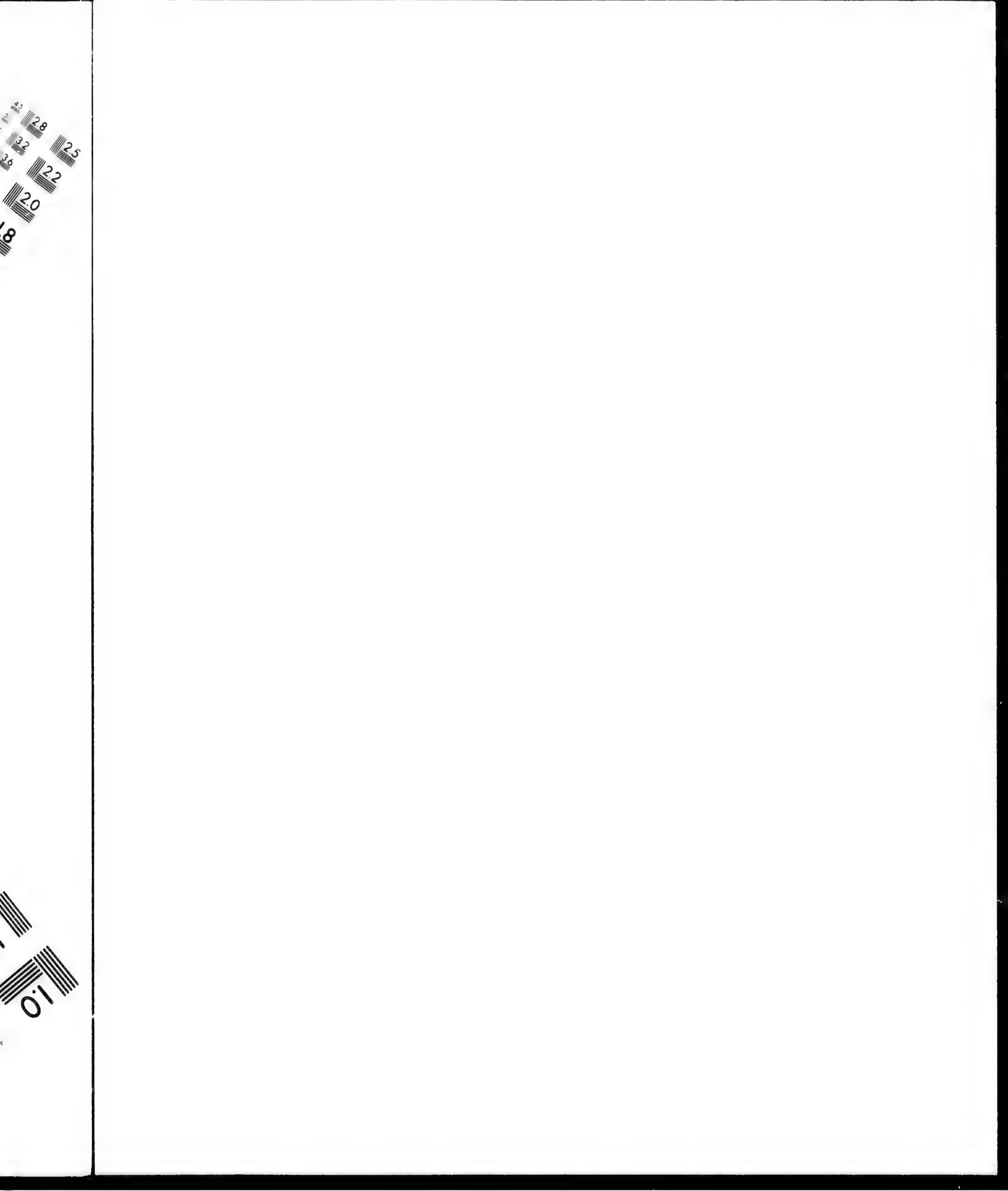
—Brave garçon ! dit l'oncle Jérôme en essuyant une larme indiscrète, il n'a pas oublié son oncle !

Il y eut une grande joie dans toute cette famille ; on pleurait, on riait, on s'embrassait.



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
3.2
2.5
3.6
2.2
2.0
1.0

Annibal n'était peut-être pas encore sauvé tout à fait ; mais il avait échappé au principal danger. On avait sa lettre ; c'est lui-même qui avait écrit. C'était un poids énorme de moins sur tous ces cœurs tout à l'heure encore si soucieux.

Le lendemain matin, le mendiant partait muni d'une somme qui lui avait fait ouvrir démesurément les yeux. M. Ladouceur avait fait largement les choses, et l'oncle Jérôme n'avait pas voulu être en reste avec son frère. La somme était tellement forte que le mendiant avait d'abord refusé de l'accepter.

—On m'accusera d'avoir volé, dit-il.

Mais on eut bien vite tranché la difficulté. Le curé lui remit un écrit constatant que cet argent avait été reçu légitimement de MM. Aristide et Jérôme Ladouceur, pour services rendus.

—Avec une autre lettre comme celle-là à porter, se disait le bonhomme, j'en aurais assez pour le restant de mes jours.

Quelque temps après, on reçut une nouvelle missive d'Annibal. Celle-là était datée des Etats-Unis. Plus d'inquiétude ; le cher enfant est donc sauvé et dans une bonne position. On oublia l'exil pour se livrer entièrement à cette consolante pensée.

Nous ne raconterons pas la vie d'Annibal, sur la terre étrangère, où il passa une longue année. Il éprouvait de l'ennui, il avait hâte de revoir son pays ; mais il travaillait ferme et faisait de rapides progrès. Il écrivait de temps à autre à sa famille, et en recevait quelques lettres,—pas souvent, car le service de la poste se faisait très irrégulièrement. Mais ces nouvelles suffisaient, de part et d'autre, pour tromper l'attente et remonter les courages.

Enfin, dans l'automne de 1838, il put sans danger revenir au pays.

Michael Murphy était désolé.

—Voilà, dit-il, que vous êtes venu dans notre famille ; nous nous sommes attachés à vous ; et maintenant vous partez. Qui pourrons-nous jamais trouver pour vous remplacer ?

Et pourtant, Murphy comprenait bien qu'Annibal désirât rentrer dans son pays, revoir ses parents ; il comprenait surtout avec quelle hâte ces derniers l'attendaient.

Lorsque Annibal partit, toute la famille Murphy était dans une morne tristesse.

—Revenez nous voir bientôt, lui cria Murphy comme dernier adieu, si non vous nous forcerez à faire le voyage du Canada —à mon âge—pour vous faire une visite !

Nous croyons que Michael Murphy

n'était pas seul à éprouver ce désir. Il y avait là quelqu'un qui n'osait pas parler, mais dont le cœur était fortement ému, et qui appelait de tous ses vœux le moment où la figure aimée d'Annibal reparaîtrait à ce foyer maintenant si triste.

Mais nous ne voulons pas être indiscret. Du reste, la suite de ce récit nous éclairera bientôt sur ce point.

Huit jours plus tard, Annibal rentrait dans sa famille.

Ce fut une joie immense que nous n'essayerons pas de décrire. L'oncle Jérôme avait ses deux jambes maintenant : il ne tenait pas en place.

—Tiens, disait-il à son frère, je suis si content de le voir revenu, que je consentirais volontiers à me laisser casser l'autre jambe pour qu'il ne reparte plus.

Et en cela il exprimait exactement le sentiment de toute la famille.

## VIII

## OU L'ON REPREND UN ANCIEN PROJET

On se rappelle qu'avant le départ d'Annibal pour Saint-Denis, il avait été décidé qu'il serait cultivateur. L'oncle

Jérôme l'avait même chargé d'aller, sur le champ, se choisir une ferme à son goût sans tenir compte du prix.

Or la joie du retour n'empêchait pas l'oncle Jérôme de penser à son projet ; bien au contraire, il était plus pressé que jamais.

—Nous avons perdu une année, disait-il ; c'est pourquoi il faut nous hâter.

Aussi, trois ou quatre jours après l'arrivée d'Annibal, trouvons-nous ce dernier chevauchant avec son oncle et examinant au passage les fermes qu'ils rencontraient. Cependant, l'oncle trouvait partout quelque inconvénient ; ici, la terre était trop forte ; là, l'eau manquait ; ailleurs, le bois ferait défaut dans quelques années. Et les deux amis continuaient leur route, au pas de leurs montures.

Il y avait à mi-chemin, entre la demeure de l'oncle Jérôme et celle de M. Ladouceur, une jolie ferme d'environ cent arpents, traversée par une petite rivière qui formait ça et là les paysages les plus pittoresques. La moitié environ de la propriété était en culture ; le reste était planté d'excellent bois, sans compter une *sucrerie* de cinq cents érables.

C'était évidemment la ferme qui conve-

nait à l'oncle Jérôme ; il voulait toutefois qu'Annibal choisît lui-même.

—La maison et les bâtiments laissent beaucoup à désirer, dit-il, en s'arrêtant pour examiner l'endroit ; mais cela n'est pas un défaut ; au contraire, c'est presque un avantage ; nous pourrons construire à notre goût.

Il savait que le propriétaire désirait ouvrir des terres nouvelles, qu'il demandait un prix assez élevé, mais que, pour de l'argent comptant, il consentirait à faire quelques sacrifices. C'est du moins ce qui se disait dans la paroisse.

La ferme s'appelait *Les Cèdres*, à cause d'un bouquet de cèdres qui s'élevait près de la maison.

Du *chemin du roi*, où les deux hommes s'étaient arrêtés, l'oncle Jérôme examinait en connaisseur.

—Comment cela t'irait-il, jeune homme? demanda-t-il à Annibal. Le sol paraît peut-être assez pauvre en quelques endroits, mais c'est parce qu'il a été mal cultivé ; avec un peu d'engrais, nous remettrons les choses en bon état. Vois cette petite rivière qui promène là-bas ses zigzags ; nos bestiaux ne manqueront jamais d'eau ; et puis, nous ferons un barrage ; nous aurons un étang, du poisson en abondance,

des canards....Il faudra que j'examine ma canne à pêche qui a été fort négligée en ton absence....Allons, entrons causer un peu.

Le propriétaire, du nom de Lafleur, tenait la ferme de son père, qui l'avait lui-même reçue par héritage ; toute la famille des Lafleur y avait été élevée. Il était très attaché à cette ferme, et il aurait bien voulu continuer à l'exploiter ; mais c'était, comme presque tous nos cultivateurs, un routinier qui suivait les vieilles méthodes et avait en sainte horreur les procédés plus modernes. A force de faire produire le sol sans rien lui rendre, il l'avait presque épuisé. La plupart des champs ne donnaient que des récoltes assez maigres ; les prairies étaient riches en mauvaises herbes, les pâturages secs en bien des endroits. Bref, il en pouvait tirer à peine de quoi nourrir sa nombreuse famille, et il voyait arriver avec crainte le moment où il lui faudrait trouver de l'argent pour établir ses garçons et faire une petite dot à ses filles.

Aussi, songeait-il depuis quelques années à vendre son bien, pour aller dans une autre partie du pays prendre des terres *en bois debout*. Il s'en était ouvert à plusieurs de ses amis qui l'avaient déjà

précédé dans cette fertile région des *Bois-Francs* qui forme les " Cantons de l'Est."

En voyant arriver l'oncle Jérôme avec son neveu, il flaira une bonne affaire ; mais, en paysan madré qu'il était il se garda bien de ne rien laisser paraître.

Après les salutations d'usage et quelques paroles sur la pluie et le beau temps, l'oncle Jérôme aborda le sujet qui l'avait amené. Mais il fut tout surpris en entendant Lafleur déclarer que, maintenant, il ne tenait pas beaucoup à vendre : c'était une des belles propriétés de la paroisse : elle avait de l'eau en abondance toute l'année, une bonne sucrerie, et, à part cela, une provision presque inépuisable de bois de chauffage, ce qui n'était pas un mince avantage dans une région où la forêt disparaissait d'une manière rapide. Toutefois.. si on lui offrait un prix assez rond, il se déciderait peut-être....

—Au fait, qu'est-ce que c'est que votre prix assez rond ? interrompit l'oncle Jérôme, que tous ces détours ennuyaient.

—Nous avions parlé, ma femme et moi, de dix-huit mille francs (1) ; et tenez, pas plus tard que dimanche, le garçon de

(1) Le franc à cette époque était de vingt sous ancien cours ; la piastre était de six francs.

Brisebois mettrait du temps à s'acquitter. Tenez, Lafleur, n'usons pas de tant de biais, voici mon offre : votre terre me plaît, mais il y en a d'autres à vendre ; je vous donne douze mille francs, argent comptant ; nous passons le contrat tout de suite, et je prendrai possession dans un mois, c'est-à-dire le vingt-cinq octobre ; vous pourrez occuper la maison et les bâtiments jusqu'au premier mai.

Lafleur ne s'attendait pas à une offre aussi soudaine ; pour lui, une véritable vente devait se discuter longtemps ; il fallait *jaser pas mal* de part et d'autre, et jouer au plus fin. Il fut donc surpris, presque choqué, de la manière d'agir de l'oncle Jérôme, qui ne lui permettait pas de faire briller tout son talent. Cependant, douze mille francs comptants, c'était un beau chiffre ; avec cela on pourrait acheter une grande étendue de terre dans les cantons de l'Est, y faire de bons défrichements, et en avoir encore assez pour prêter quatre ou cinq mille francs à huit pour cent. Aussi Lafleur n'hésitait-il que pour la forme.

L'oncle Jérôme, cependant, le mit à l'aise en lui disant :

—Je ne veux pas vous prendre trop à

7

l'improviste ; consultez-vous un peu. Ce soir, à sept heures, je serai chez moi, avec mon notaire ; si vous vous décidez, venez avec votre femme, nous signerons le contrat de vente, et vous toucherez vos douze mille francs en beaux billets de banque, ou en or, à votre choix.

Sur ces paroles, l'oncle Jérôme remonta à cheval, avec son neveu, en disant :

—Je crois que nous allons conclure ce soir une excellente affaire ; es-tu content au moins ?

—Enchanté, mon oncle.

Toute la journée, l'oncle fut préoccupé et impatient ; il avait hâte de voir arriver le soir qui devait fixer le sort d'Annibal.

Après le départ des visiteurs, Lafleur, de son côté, avait réfléchi et causé avec sa femme ; mais l'hésitation n'avait pas été longue. Le paysan aime la terre d'une affection profonde, mais il aime aussi beaucoup l'argent—je ne lui en fais pas un reproche ; une somme de douze mille francs en pièces sonnantes tient lieu de bien des raisons, surtout quand on est déjà à moitié décidé.

Aussi, à sept heures précises, Lafleur et sa femme, dans leurs habits des dimanches, étaient rendus chez l'oncle Jérôme pour faire leur marque d'une croix au bas

du contrat. Une demi-heure après, l'affaire était terminée, et les deux époux s'en retournaient contents, avec une sacoche bien remplie, pendant que l'oncle Jérôme se frottait les mains et faisait déjà des plans de construction. Car, bien qu'il ne dût entrer en possession qu'au vingt-cinq octobre, il s'était réservé le droit de commencer immédiatement les travaux nécessaires.

—D'abord, dit-il, il y a la maison au bord du chemin avec la grange et les écuries en face. C'est peut-être très commode ; le propriétaire n'a que la route à traverser pour aller soigner ses bestiaux ; mais tu avoueras que ce n'est pas beau. Nous allons faire construire une nouvelle maison en arrière, au milieu des cèdres que je t'ai fait remarquer. Quant aux granges et à la vieille maison—qui servira au fermier—nous les ferons transporter, dès le mois de mai, au bas du coteau ; c'est leur place naturelle.

—Mais, mon oncle, cela va coûter..

—Allons, monsieur mon neveu, pas un mot là-dessus ; c'est bien décidé. A quoi donc peuvent être bons les oncles célibataires, si ce n'est à dépenser un peu de leurs écus pour établir leurs neveux. Du reste, je compte bien venir assez souvent

te demander à dîner pour faire rentrer un peu mes avances. J'espère que ma logique est serrée, et qu'il n'y a rien à répondre. J'ai déjà écrit aux Etats-Unis pour avoir la collection du *Gentleman Farmer ;* nous trouverons dans ce journal une foule de choses qui nous seront utiles. J'ai hâte de me mettre à l'œuvre. La maison est ce qu'il y a de plus pressé ; il faut que nous soyons clos et couverts avant les neiges, afin de pouvoir terminer pendant l'hiver les travaux de l'intérieur.

Quelques jours après, la collection était arrivée, et l'oncle Jérôme se mit en frais de la parcourir, avec Annibal et son père. Le journal contenait un grand nombre de plans pour maisons, bâtiments de ferme, etc., avec échelles et devis, en sorte que sur ces données, un constructeur pouvait se mettre immédiatement à l'ouvrage. On choisit le plan d'une fort jolie maison, d'extérieur simple et élégant à la fois, et d'une distribution parfaite.

L'ertrepreneur, consulté, emporta le plan en promettant de commencer les travaux le quinze octobre.

Enfin, le jour si impatiemment attendu arriva. Jamais l'oncle Jérôme n'avait éprouvé une aussi forte émotion en voyant se lever le soleil. Toute la journée, M.

Ladouceur, Annibal et lui furent à cheval allant d'un endroit à l'autre, surveillant les charrettes qui voituraient les matériaux. Pendant les quinze jours précédents, on avait creusé pour les fondations et taillé tout le bois de charpente ; les portes et les fenêtres étaient presque terminées ; en sorte que l'ouvrage devait marcher rondement, comme le disait l'oncle Jérôme.

Ce soir là, il se coucha de bonne heure, mais il dormit mal. A chaque instant, il s'éveillait sous l'empire de rêves pénibles ; il lui semblait qu'on mettait des briques bleues au lieu de briques rouges, et que les ouvriers posaient aux fenêtres des allèges de bois tandis qu'elles devaient être de pierre de taille ; il entendait des coups de marteau qui le faisaient tressaillir ; puis il y avait des écroulements de muraille qui l'éveillaient en sursaut. Bref, au point du jour, il dut quitter son lit, n'y pouvant plus tenir.

A sept heures, il était rendu sur le terrain, avec son frère et son neveu. Tout le monde était au poste, et la construction commençait. Ce fut un moment solennel, et l'oncle Jérôme était mécontent de se sentir plus ému qu'il n'eût voulu le laisser paraître.

A partir de ce matin-là, il passa toutes ses journées—quand le temps était beau—avec Annibal, à la nouvelle ferme, où ils se faisaient même apporter leur dîner.

—Vois-tu, disait-il, il n'y a rien comme l'œil du maître ; ces ouvriers sont fort honorables, je n'en doute pas ; mais si nous ne les surveillions point, ils y mettraient moins d'ardeur et surtout moins de soin.

Cependant les murs de la maison s'élevaient comme par enchantement, si bien que, vers le milieu de novembre, malgré les interruptions causées par le mauvais temps, le toit était posé et orné de la branche de sapin traditionnelle que les ouvriers appellent le *bouquet*. Une fois le bâtiment clos et couvert, il n'y avait plus qu'à faire les enduits et les boiseries de l'intérieur ; et, de bonne heure au printemps, Annibal pourrait venir s'installer dans son nouveau logis.

Pendant que ces travaux se poursuivaient, on n'avait pas été inactif ailleurs. L'oncle Jérôme avait acheté de Lafleur—qui avait trouvé une nouvelle exploitation plus tôt qu'il ne s'y attendait—toute la partie du matériel de ferme qui pouvait lui être utile. On achevait les labours d'automne ; on faisait sabler et border d'arbres une belle allée pour conduire du

chemin à la maison ; on traçait le plan du parterre et du jardin ; on transportait sur le nouvel emplacement les granges et la vieille maison. Et tout cela se faisait avec une rapidité dont on n'avait jamais eu d'exemple dans la paroisse de Sainte-Xiste.

L'hiver se passa—pendant que la maison s'achevait—à faire des plans d'avenir, à acheter du bétail et des instruments aratoires perfectionnés, et à étudier des traités d'agriculture en compagnie du fermier belge qu'Annibal avait installé dans la vieille maison avec toute sa famille.

L'oncle Jérôme n'oubliait pas non plus l'exercice militaire, car il tenait à préparer son neveu pour la grande parade qui devait avoir lieu l'été suivant, à la Saint-Pierre.

Il y eut cependant une interruption de cinq ou six semaines pendant lesquelles Annibal fit aux Etats-Unis—dans le Vermont, suivant quelques langues indiscrètes—un voyage dont il revint apparemment fort content.

Vers la seconde semaine de mars, le soleil devenant plus chaud, Annibal et l'oncle Jérôme commencèrent à se préparer pour faire les sucres.

*Les sucres*, voilà une industrie bien ca-

nadienne, mais qui n'a peut-être plus aujourd'hui le charme et la poésie qu'elle avait autrefois. La science y est entrée et l'a transformée. C'est pourquoi il est assez à propos de donner ici une courte description de ce qu'elle était dans le bon vieux temps, et de ce qu'elle est probablement encore dans quelques endroits reculés.

Par *les sucres*, on entend l'ensemble des opérations que comprend la fabrication du sucre d'érable, et par extension, l'époque de l'année où le sucre doit se faire. Cette époque varie suivant que le printemps est plus ou moins tardif ; mais elle s'étend généralement des deux dernières semaines de mars à la première quinzaine d'avril.

Aussitôt que le temps favorable est arrivé, on se met à faire les préparatifs nécessaires. On fabrique les *goudrelles* ou *goutterelles*, qui sont de petites gouttières en cèdre, fendues à la gouge, de neuf ou dix pouces de longueur sur une largeur de deux pouces et une épaisseur d'environ deux lignes. Par un bout on les taille en biseau de façon qu'elles puissent entrer exactement dans l'ouverture pratiquée avec le tranchant de la gouge dans l'aubier de l'érable. Ce travail est générale-

ment laissé aux enfants. Que j'en ai fendu et aiguisé de ces bonnes goudrelles, quand j'étais tout jeune—il y a bien longtemps ! Rien que d'y penser, il me revient comme un âcre parfum de cèdre qui me reporte à quarante ans en arrière et me remet devant les yeux ces beaux jours de l'enfance, à la campagne, où nous prenions nos libres ébats au grand air et sous le soleil !

Quand les goudrelles sont préparées, on chausse les *raquettes* pour aller visiter et mettre en ordre la *cabane à sucre* dans laquelle ont été emmagasinés, à la fin de la saison précédente, les baquets, les *cassots*, les chaudières, les moules, les mouvettes et autres ustensiles du sucrier. On ouvre la grande porte enfumée et on pénètre avec plaisir dans ce petit réduit où se sont écoulées de si bonnes heures déjà. Les baquets et les cassots sont nettoyés, les grandes chaudières récurées, les barriques, les bidons et les moules rincés à grande eau. Puis, on prépare la provision de bois ; on choisit les arbres secs, érables, merisiers, hêtres, *pruches*, etc., que l'on *débite* et que l'on entasse près de la cabane. Tous ces travaux ont absorbé une dizaine de jours.

Enfin, un matin, le sucrier, après avoir

longtemps consulté les nuages et examiné le soleil déclare que la journée est bonne pour *entailler*. On chausse de nouveau les raquettes, et l'on s'élance joyeusement vers la forêt. Il y a eu une gelée blanche pendant la nuit ; la *croûte porte* et l'on avance rapidement. Le sucrier a sa hache, sa gouge et son maillet ; les enfants voiturent sur des traîneaux de gros paquets de goudrelles : je vous assure que ce n'est pas lourd à tirer. Arrivé dans le bois, on distribue çà et là les goudrelles, puis on va charger sur les traîneaux les cassots et les baquets.

On attaque le premier arbre . c'est un moment solennel. On choisit l'endroit favorable—du côté du sud ou du sud-ouest—et l'on pratique diagonalement dans l'écorce et l'aubier, à environ un pied et demi du sol, une petite entaille bien nette. Le comble de l'art est de compléter l'opération en deux coups de hache. Au-dessous, on pique avec la gouge et le maillet et on fixe la goudrelle dans la piqûre, en l'inclinant un peu ; on établit ensuite la baquet ou le cassot sous l'extrémité inférieure de la goudrelle. C'est à l'érable maintenant de faire son devoir en laissant couler généreusement sa sève sucrée. Autrefois, lorsqu'on se

servait de petites auges, au lieu de baquets ou de cassots, le travail était moins long ; il n'y avait pas de voiturage à faire, l'auge étant restée tout l'hiver appuyée sur le pied de l'arbre ; il n'y avait qu'à dégager la partie inférieure qui était encore sous la neige. Cette auge était creusée au moyen d'un outil qu'on nommait *tille* ou *quille* (l'erminette-gouge) et qui est presque entièrement disparue de nos campagnes (1).

Lorsque tous les arbres sont entaillés, on *bat* les chemins pour pouvoir faire la *tournée*, c'est-à-dire recueillir *l'eau d'érable*. Quand on en a amassé une provision suffisante, on commence à faire bouillir.

On a maintenant presque partout des fourneaux bien installés dans une véritable maison, avec des ustensiles dispendieux. Mais j'aime mieux la cabane d'autrefois. Cette cabane est faite en troncs d'arbre superposés, avec un toit à pente unique qui forme, à la façade, audessus de la grande porte, un auvent de six ou sept pieds. C'est sous cet auvent que se place le foyer : deux pieux fourchus

(1) Dans la liste des effets reçus par Gautier au Fort-du-Flambeau, le deux avril 1804, on trouve : 1 *tille*. Cette liste est imprimée à la page 234 du livre de l'honorable L.-R. Masson, *Les Bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest*.

bien fixés en terre, une grande barre transversale pourvue de crochets de bois auxquels on suspend les chaudières, voilà toute l'installation. Quand les chaudières sont mises en place et emplies d'eau d'érable, on allume le feu par-dessous, et il n'y a plus qu'à entretenir le brasier et à remplir à mesure que l'évaporation se produit.

Lorsque la sève a acquis une belle couleur brune et une consistance un peu moindre que celle du sirop ordinaire, elle forme ce qu'on appelle du *réduit*. Ce réduit, après avoir été coulé à travers une épaisse flanelle, est mis dans de grands bidons ou des quartauts ; puis, lorsqu'on en a une quantité suffisante, on met de nouveau sur le feu—cette fois sans ajouter d'eau—pour faire du sirop ou un *brassin*.

C'est l'opération la plus délicate de la fabrication du sucre ; ici les enfants ne sont plus admis à surveiller ; il faut un homme expert, un véritable sucrier. Le foyer flambe nuit et jour, et les uns veillent tandis que les autres se reposent. On écume, on agite, on empêche de gonfler. Si l'on veut faire du sirop, on ôte la chaudière du feu lorsque le liquide file, c'est-à-dire lorsqu'il tombe de la mouvette sans former des gouttelettes. Pour le sucre,

cela dure plus longtemps. On a d'abord la *tire*, qui n'est qu'un sirop épaissi, et qui devient cassante lorsqu'on la laisse refroidir sur la neige. C'est à ce moment qu'elle est bonne à manger et que les enfants s'en barbouillent à bouche que veux-tu.

Encore une demi-heure ou trois quarts d'heure, et le contenu de la chaudière offre des bouillonnements aux reflets d'or sombre, semblables aux éruptions que l'on remarque à la surface du soleil ; on voit que la tire devient granuleuse. On n'a d'ailleurs qu'à plonger la mouvette dans le liquide, et si, en soufflant ensuite par le trou pratiqué à son extrémité, on produit une petite bulle bien claire et bien cassante, le sucre est à peu près cuit ; au bout de quelque temps, on le retire du feu. Quand il s'est un peu refroidi, et qu'on voit une légère croûte se former à la surface, on se hâte de la mettre dans des moules en bois qu'on a humectés avec de l'eau d'érable, il n'y a plus qu'à laisser cristalliser et prendre en pains.

Voilà les travaux auxquels l'oncle Jérôme et Annibal se préparaient.

Ils avaient retenu les services d'un sucrier du voisinage ; car ils étaient eux-mêmes trop peu expérimentés, et le fermier belge n'y entendait rien du tout.

Il ne faut pas croire que leurs cinq cents érables leur aient donné, comme cela arrive en moyenne, cinq cents livres de sucre et plusieurs gallons de sirop. L'oncle Jérôme prétendait que, pour une première fois, il fallait faire les choses un peu largement, et inviter les amis et les connaissances. Aussi étaient-ils rarement seuls à la cabane. Chaque jour il arrivait de joyeux compagnons qui venaient manger de la *trempette*, du sucre chaud, ou des œufs cuits dans le sirop. Le soir même, il y avait des *veillées* avec leurs bonnes histoires ; et les éclats de rire montaient joyeux dans le silence solennel des grands arbres.

Les sucres finis, et les comptes tirés, on trouva que la dépense était un peu au-dessus de la recette. Mais l'oncle Jérôme ne s'embarrassait pas de ce détail. On n'apprend rien sans qu'il en coûte un peu, disait-il ; et l'expérience que nous avons acquise vaut bien, pour le moins, les quelques piastres que nous avons perdues.

Il ne faudra pas, cependant, faire un usage immodéré de ce raisonnement.

Vers le milieu d'avril, la terre était complètement découverte et on se mit à faire les labours de printemps.

Je ne raconterai pas en détail tous ces travaux et ceux qui les suivirent, car on les connaît aussi bien que moi. Seulement, je dois dire que ce fut une grande surprise, dans la paroisse de Saint-Xiste, quand on vit arriver et travailler tous ces nouveaux instruments aratoires qu'on ne connaissait point : charrues et herses améliorées, semeurs, faucheuses, faneuses, râteaux à cheval, presses pour le foin, moissonneuses, engerbeuses, etc. ; tous les passants ouvraient de grands yeux et prédisaient à Annibal qu'il se ruinerait infailliblement avec ces machines infernales. Mais ce fut bien pis encore, lorsqu'on le vit, au lieu de charroyer ses gerbes en granges, les battre sur le champ même. Pour le coup, on fut complètement scandalisé ; jamais pareille chose ne s'était faite dans la paroisse, et les bonnes vieilles s'étonnaient que le ciel ne manifestât point par quelque signe visible sa juste indignation.

Le ciel resta calme et muet.

Lorsque toute la récolte fut rentrée, l'oncle Jérôme et Annibal firent leur bilan. Le rendement avait été excellent, et, en mettant de côté le prix du bétail et des instruments nouveaux qui devait s'im-

puter sur le capital, on arrivait à un excédant fort raisonnable.

L'oncle Jérôme était dans la jubilation.

—Comment ! s'écriait-il, nous avons une balance en notre faveur ! Mais cela tient du merveilleux. Pour notre première bataille nous avons une victoire. Décidément, Annibal, c'est toi qui avait raison : vive la culture ! Du reste j'ai toujours été de ton avis ; mais je n'ai jamais voulu trop m'affirmer, à cause de ton père. A propos, ajouta-t-il, tu sais que nous sommes dans le mois d'octobre, et que, l'année dernière, mon bataillon n'a pas fait ses douze jours d'exercice, à cause de la construction de ta maison, et je compte pour peu de chose la parade de la Saint-Pierre. Cette année, il faut prendre une revanche éclatante.

—Certes mon oncle, dit Annibal, je vous dois bien cela ; aussi, je suis entièrement à vos ordres.

—Tu me dois bien cela ! Voyons mon filleul, je parie que ce n'est pas seulement de la reconnaissance, mais que tu brûles d'essayer pour de bon sur le terrain ton bel uniforme et ton sabre neuf. Ah ! je te connais, va !

Au fond, l'oncle Jérôme n'avait peut-être pas tort.

Quoi qu'il en soit, les douze jours d'exercice arrivèrent, et l'oncle parut sur son grand cheval à la tête de son bataillon —qui comptait vingt-deux hommes— aussi fier que César commandant ses légions. A chaque instant, il jetait un regard d'admiration du côté d'Annibal, ce qui faillit lui faire commettre plusieurs bévues.

—Hein ! est-il assez crâne, ce gaillard-là, à la tête de sa compagnie ! L'an prochain je recommanderai sa promotion au grade de capitaine. Tonnerre ! quel élève j'ai là ! Décidément, les Ladouceur ont du salpêtre dans le sang. Ce garçon ne reculerait pas d'une semelle. Ah ! si nous pouvions seulement voir poindre un ennemi quelconque !......Mourir pour la patrie !

L'oncle Jérôme s'était oublié, dans son enthousiasme, jusqu'à crier cette dernière phrase de sa plus grosse voix, en brandissant son sabre. Les bons paysans qui marchaient sous ses ordres se mirent à se regarder d'un air inquiet. Mais le colonel s'était promptement remis.

—Comment ! tonna-t-il solennellement, il suffit d'un mot pour vous décontenan-

cer ; que serait-ce donc, si vous entendiez le canon de l'ennemi !

Les pauvres gens ahuris, baissèrent la tête et crurent réellement qu'ils avaient eu tort.

La parade s'acheva sans encombre, et comme c'était la dernière, l'oncle Jérôme crut devoir adresser à son miniscule bataillon une petite harangue dans laquelle il déclara qu'il n'était pas orateur, mais soldat, et qu'il n'avait pas l'intention de faire un discours.

—Je vous dirai seulement, ajouta-t-il avec modestie, comme le grand Napoléon, le plus fameux capitaine des temps modernes : Soldats, je suis content de vous ! Retournez dans vos foyers où vous vous tiendrez prêts à répondre au premier appel de la patrie.

Deux années se sont passées. Annibal continue à cultiver sa ferme avec un succès toujours croissant, aidé de l'oncle Jérôme dont l'engoûment n'est aucunement diminué, et qui passe toutes ses journées de loisir à pêcher la truite dans le grand étang formé par le barrage de la rivière, ou à chasser dans ce qu'il appelle les domaines de son neveu.

Et qu'on ne croie pas qu'Annibal se contente de surveiller ses employés ; au

contraire, il travaille comme les autres. Au point du jour, il est à l'ouvrage dans les champs, et il ne rentre que fort tard le soir. Il aime réellement son état, et il comprend que si l'oisiveté est la mère de tous les vices, le travail est le père de toutes les solides vertus et le gage le plus assuré d'une vie exemplaire.

Depuis un an, Annibal était marié : on se marie jeune à la campagne. Il était allé, l'année précédente, faire un second voyage aux Etats-Unis, dans ce même Etat du Vermont, et près de la petite ville de Vergennes. Cette fois, il s'était fait accompagner par son père, et, à leur retour, ils avaient ramené avec eux Mlle Murphy, devenue Mme Annibal Ladouceur.

—Une fière bru ! disait l'oncle Jérôme.

Le jeune couple vivait fort heureux dans le joli cottage neuf, où la famille venait souvent le visiter, et où l'oncle Jérôme passait quelquefois huit jours de suite.

Un matin, en se promenant, Annibal remarqua avec surprise qu'on avait commencé à construire une maison à peu près semblable à la sienne, au milieu d'un bosquet, sur la terre voisine. Les murailles, élevées déjà à mi-hauteur, s'aperce-

vaient au travers des arbres. En questionnant son fermier, il apprit qu'un riche étranger avait trouvé l'endroit à son goût, et y faisait bâtir, après avoir acheté le fonds par l'entremise du notaire. C'était du moins ce qu'il avait entendu dire la veille, à la porte de l'église, après la grand'messe.

L'oncle Jérôme, interrogé sur le sujet, fit à peu près la même réponse.

Cependant, Annibal était fort intrigué. D'abord, il avait déjà jeté les yeux sur cette propriété qu'il voulait acquérir pour agrandir son exploitation. Mais, puisque quelqu'un l'avait devancé, il voulait au moins savoir à quelle sorte de voisin il allait avoir affaire. Car, à la campagne, la question du voisinage a souvent son importance Toutefois, il eut beau questionner tout le monde, il lui fut impossible d'obtenir d'autres renseignements que ceux que lui avait donnés son fermier. Le notaire lui-même déclara qu'on l'avait obligé au plus grand secret.

Tout l'été, en se rendant à ses champs, ou en revenant, il ne pouvait s'empêcher de jeter un regard inquiet sur cette construction qui reproduisait presque trait pour trait sa propre maison. Ce mystère lui travaillait singulièrement l'esprit.

Cependant, vers la fin de septembre, il survint un événement qui fit oublier à Annibal son étrange voisin : sa femme lui donna un héritier. Jamais prince royal ne fut accueilli avec plus d'enthousiasme que ce bébé rose ne le fut par l'oncle Jérôme. Le digne homme nageait en plein ciel, et voulait que tout le monde partageât sa joie. Au baptême—où il fut encore le parrain—il confia au curé une somme considérable pour les pauvres, et donna au bedeau une pièce d'or qui lui fit sonner ses deux cloches durant une heure.

—J'aime bien Annibal, disait le brave oncle, mais je crois que je vais chérir ce poupon davantage encore. Si Dieu me laisse vivre assez longtemps, c'est moi qui lui enseignerai à monter à cheval et à faire ses premières armes.

Deux semaines plus tard, le matin de la Saint-Michel, Annibal sortait pour se rendre chez son oncle, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs jours, et dont l'absence l'inquiétait, lorsqu'un petit garçon vint lui remettre un billet, et s'éloigna aussitôt.

Annibal ouvrit le billet qui était ainsi conçu :

" Saint-Xiste, 29 septembre.

" Le propriétaire de la nouvelle maison, arrivé d'hier soir, et retenu chez lui pour de graves raisons, prie M. Ladouceur de vouloir bien venir le voir à son premier loisir. Il espère que M. Ladouceur n'aura pas à regretter cette première visite. "

—Voilà bien, se dit Annibal, la plus singulière lettre que j'aie jamais reçue. N'importe, je vais avoir enfin l'explication de ce mystère qui m'intrigue depuis si longtemps.

Et il se dirigea vers la maison de son voisin.

Arrivé à la porte, il fut introduit par un domestique dans un petit salon d'attente, où, quelques instants après, l'oncle Jérôme en personne faisait son apparition.

—Ah ! ah ! monsieur mon neveu, tu ne t'attendais pas à celle-là. Hein ! est-ce que j'ai proprement conduit cette petite affaire ! Me voici installé tout près de toi ; mes meubles sont arrivés pendant ces deux dernières nuits, et je me suis donné un mal inouï afin d'être prêt pour le vingt-neuf.... Non, tiens, ne parle pas, ajouta-t-il en voyant Annibal ouvrir la bouche ;

je vais t'expliquer tout cela. Vois-tu, mon garçon, là, franchement, je me trouvais un peu loin, et je m'ennuyais. A mon âge, on rompt difficilement une habitude, et j'avais pris celle de te voir tous les jours. Maintenant, nous serons voisins, et quand tu auras besoin de moi, tu m'auras sous la main. Et puis, le soir, nous ferons notre partie d'échecs. Du reste, il faut bien que l'oncle Jérôme soit là pour surveiller ce nouveau filleul qu'on pourrait essayer de lui gâter.

Le même soir, toute la famille et les amis vinrent chez l'oncle pendre la crémaillère. Ce fut une grande fête dont la paroisse parle encore, et dont les pauvres surtout conservent un précieux souvenir.

La dernière fois que j'ai vu Annibal Ladouceur, en 1850, c'était un des hommes les plus importants de son comté, qu'il représentait en parlement. Non seulement sa ferme était une des mieux tenues du pays, mais son exemple avait ouvert les yeux des cultivateurs des alentours, qui commençaient, les uns après les autres, à imiter sa méthode de culture, et voyaient leurs pauvres terres se transformer en propriétés d'excellent rapport.

Annibal sentait que sa vie n'était pas inutile et comprenait tous les jours davan-

tage que le véritable bon citoyen n'est pas toujours celui qui jette le plus d'éclat, mais plutôt celui qui, par son travail et son exemple, répand autour de lui la prospérité et le bonheur.

Quant à l'oncle Jérôme, il se laissait tout doucement vieillir auprès de son neveu, attendant avec impatience le moment où il pourrait faire monter à cheval le petit filleul, qu'il se contentait, pour le moment, de faire galoper sur ses genoux.

## ERRATUM

*Au bas de la page 96, il faut ajouter :*

Brisebois, du *troisième rang*, m'a fait offrir quinze mille francs ; mais ce n'était pas du comptant, ajouta-t-il, pendant que sa femme le tirait par la manche pour lui faire comprendre qu'il en disait trop.

—Dix-huit mille francs ! c'est un grand prix ; quinze mille, c'est encore assez fort, dit l'oncle Jérôme, et le garçon de

t pas
clat,
l et
i la

ssait
ne-
nent
l le
r le
oux.

:

ffrir
pas
sa
lui

and
ort,